

Les inédits & les introuvables
de

PATIO

PSYCHANALYSE



8

G.T. FECHNER

**LE PETIT LIVRE
DE LA VIE APRES LA MORT
ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES**

Traduction : Michèle Ouerd et Annick Yaiche

Sur la danse

Préface : Claude Rabant

éditions de l'éclat



**« Personne n'a plus fortement accentué
la différence essentielle du rêve et de la veille
et n'en a tiré de plus vastes conséquences
que G. Th. Fechner »,**

Sigmund Freud.

Première édition française
de ces trois textes de Fechner,
Le petit livre de la vie après la mort (1836),
L'anatomie comparée des anges (1825)
et ***Sur la danse*** (1824),
représentatifs de la première période de son œuvre,
antérieure à la crise qu'il traverse de 1840 à 1843
et qui donne
une nouvelle orientation à son travail.
G. Th. Fechner (1801-1887),
philosophe et inventeur de la psychophysique,
témoigne dans ces trois textes
à la fois de son humour, de la puissance de son imagination
et de sa capacité introspective à saisir,
à travers une réflexion sur la vie et la mort,
les processus complexes
du clivage du moi et de la mélancolie.

G. T. FECHNER

Les inédits & les introuvables
de

PATIO

PSYCHANALYSE

SUR LA DANSE

© 1987 Éditions de l'Éclat
4 rue du Capreau Rouge
14000 Montpellier
ISBN 2-03-0737-12-X
1,25 N. en cours

Éditions de l'Éclat



Les inédits & les introuvables
de

PATTO

PSYCHANALYSE

© 1987 éditions de l'Éclat
4, rue du Chapeau-Rouge
34000 Montpellier
I.S.B.N. 2 905372-15-X
I.S.S.N. en cours

G.T. FECHNER

PRÉFACE

de

Claude Ribant

LE PETIT LIVRE DE LA VIE APRÈS LA MORT

*

ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES

*

SUR LA DANSE

Éditions de l'Éclat

PRÉFACE
de
Claude Rabant

à P. Kaufmann

Pouvait-on tenter de maintenir, dans une vision unique, une perspective globale sur le monde, les différents champs de savoir que le XIX^e siècle faisait progressivement éclater en les constituant : la physique, la biologie, l'esthétique, l'histoire des religions, la théologie, la philosophie, la linguistique ? Car c'est bien à partir d'enjeux communs que de tels champs se séparent, c'est bien à partir des voyages lointains et des récits ou des textes que les voyageurs ramènent depuis le milieu du XVIII^e siècle, que l'histoire des religions et la linguistique s'isolent peu à peu en s'affrontant à la croix de l'apologétique chrétienne et des Lumières : oui ou non y a-t-il une religion primitive naturelle, oui ou non y a-t-il une révélation, et quels seraient alors leurs statuts respectifs ? Oui ou non y a-t-il un secret premier des langues à partir duquel elles s'entendraient sur la vérité du monde et l'ordre des choses ? Oui ou non les religions et les langues viennent-elles d'un fond commun de pureté qui serait ensuite troublé, caché et perverti par une histoire complexe et traître ?

C'est bien encore sur le fond des évidences communes et de la fascination née de l'illumination totalisante proposée par la *Philosophie de la Nature* que les sciences rigoureuses peu à peu se détachent et conquièrent leurs champs opératoires propres, de même que les géométries non euclidiennes peuvent voir le jour lorsque des hommes comme Bolyai arrivent à rompre avec notre imaginaire euclidien confiné dans les trois dimensions ancestrales.

Maintenir l'unité de ces enjeux qui explosaient en se concrétisant et les relier dans une même pensée du savoir et du monde, tel fut l'enjeu passionné de Fechner, poursuivi au risque de l'éclatement de sa propre pensée. Or le pouvait-il sans anticiper à la fois sur une pathologie du clivage que la psychanalyse explore et prend en charge à partir de Freud, et sur une topologie des formes de la nature ordonnées aux formes du savoir, que les épistémologues modernes, de Gaston Bachelard à René Thom, ont tenté de définir ? L'enjeu fechnerien se dédouble ainsi selon cette double exigence : penser le clivage de l'identité, la divergence du tout, et mettre en œuvre une topique généralisée où les formes du savoir envelopperaient les formes de la nature, où la conscience du tout coïncidant avec la diversité des mondes culminerait dans la présence universelle et recentrante du divin.

Assurément, un désir aussi violent de déceler sous le divers éclaté l'unité totalisante ne va pas sans précipiter une visibilité de l'imaginaire, une incarnation visionnaire de l'élan fantasmatique et fantastique vers cette unité, à travers tous les déchirements vécus, ressentis ou constatés.

En même temps, et sans doute pour cela même, l'œuvre de Fechner est parcourue d'une permanente errance dans un lieu d'ombres, habitée d'un non-dit d'où sourdent de perpétuels et revenants paradoxes : reconduisant sans cesse à l'absence vive de ce centre identique à soi que l'écriture ne cesse de vouloir cerner dans sa quête d'une lisibilité universelle.

Il y a donc une douleur. Elle est sensible dans la distorsion

des différentes faces de l'œuvre, et dans ce qui signe les lieux de cette distorsion : l'humour. Cet humour étrange parfois nous reste étranger. Or, par bien des traits, il s'apparente à celui de Jean-Paul, dont Fechner admirait la tournure : une tristesse emphatique, un sourire qui se fige, une fatalité qui calme le désespoir — des enchaînements de non-sens qui par leur semblant consolent du grincement des choses et de leur incongruité. Le masque athée de la différence pure. L'humour est sans doute l'athéisme secret de Fechner, son refus toujours en partie dénié des puissances paternelles, de leur raison droite et de leurs évidences bornées. La dérision amère accompagne une pensée du divers et de l'infinité redondante : il y a partout de l'abîme où la pensée peut puiser des paradoxes, il y a sans cesse une ombre où le conflit fait rage. Et cet ombilic nocturne menace sans relâche la clarté rationnelle d'univers disjoints. Philosophiquement, Fechner habite l'échec de Hegel, voisine avec l'émergence des géométries non euclidiennes, balise des lieux qui bientôt s'appelleront l'inconscient.

oOo

Freud, en 1900, lui fait hommage d'avoir nommé l'*autre scène* du rêve et d'avoir, le premier, tiré les conséquences de son étrangeté. « Personne, écrit-il au premier chapitre de la *Traumdeutung* (1), n'a plus fortement accentué la différence essentielle du rêve et de la veille et n'en a tiré de plus vastes conséquences que G.Th. Fechner dans certaines remarques de ses *Éléments de psychophysique* (p. 520, II^e partie). Il affirme que *ni le simple abaissement de la vie psychique consciente au-dessous du seuil supérieur*, ni l'attention retirée aux influences du monde extérieur, ne suffisent à expliquer les particularités de la vie du rêve au regard de celle de la veille. Il suppose bien plutôt que *la scène des rêves est une autre scène [ein anderer Schauplatz]* que celle de la vie de

(1) G.W. II/III, pp. 50-51.

représentation éveillée. » En reprenant cette formule, Freud y appuie sa propre conception de l'inconscient et l'éclaire en retour : « Ce que Fechner veut dire par un tel changement de lieu de l'activité psychique demeure d'ailleurs obscur... Mais peut-être cette pensée prend-elle son sens et sa fécondité une fois qu'on la rapporte à un appareil psychique constitué de plusieurs instances disposées les unes derrière les autres. » Dans le chapitre VII, Freud réitère sa référence et sa citation. Fechner devient alors sous sa plume « *le grand G.Th. Fechner* », celui qui le précède sur la voie royale de la découverte de l'inconscient comme localité psychique.

Dans *Selbstdarstellung*, en 1925, Freud met Fechner en tête des trois philosophes dont il avoue la fraternité tutélaire, avant Schopenhauer et Nietzsche, en disant de lui : « J'ai toujours été accessible aux idées de G.Th. Fechner et je me suis également appuyé (*angelehnt*) en des points importants sur ce penseur » (G.W. XIV, 86). Ces points d'étayage importants sont deux : 1. l'*autre scène* du rêve, empruntée, comme on vient de le rappeler, à la *Psychophysique* ; 2. le principe de la tendance à la stabilité, exposé dans les *Einige Ideen zur Schöpfungs- und Entwicklungsgeschichte der Organismen*, dont Freud introduit la référence en tête de *Au-delà du principe de plaisir* (G.W. XIII, 4-5), référence réitérée dans *Le Moi et le Ça* et dans *Le problème économique du masochisme*.

oOo

Douleur d'une identité hantée de faille, et tentative d'une solution symbolique réaliste au problème de l'altérité (au sens d'un réalisme de l'au-delà — mais justement le symbolisme est proche et l'œuvre d'un Maeterlinck voisinerait avec celle de Fechner), tel se dessine dans *Le petit livre de la vie après la mort* (1836) le premier nœud de l'œuvre fechnerienne, son nœud subjectif. C'est le seul ouvrage de Fechner à connaître deux rééditions successives, en 1866 et en 1887, année de sa mort. Le terme de *Selbst* y est central, au sens

d'identité ou de Soi, sous la forme substantive ou en composition dans les termes qui abondent : *Selbstbestimmung*, *Selbstbewusstsein*, *Selbstständigkeit*, etc. Ce terme est point de crise : lieu d'unité propre, centre de force innée, point de rassemblement singulier de l'esprit, c'est-à-dire de la forme et de l'énergie individuelles ; mais en même temps lieu de pénétration insidieuse, de présence silencieuse ou au contraire cacophonique de l'Autre, point de permanentes menace et mise en échec de l'unité, de la force et de la singularité individuelles. Le terme de *Selbst* se couple paradoxalement à celui de *Wohnung*, c'est-à-dire d'habitation ou de demeure. Le lieu de l'identité est ouvert à l'étranger. Le propre est traversé du pluriel et du différent, du conflictuel. Le propre est désapproprié en son lieu même. Et ce n'est pas là simple pensée, mais expérience de la division, souffrance de la désappropriation, pathologie vécue de la différence interne au cœur de l'identique. « L'homme pense qu'il n'est là que pour lui... Il est là aussi pour lui, mais en même temps son corps et son esprit ne sont qu'une demeure où des esprits étrangers, supérieurs, pénètrent, s'entremêlent et se déplient... L'esprit de l'homme est inextricablement à la fois sa propriété et la propriété de ces esprits supérieurs. »

Ainsi sommes-nous au plus près de la mélancolie, et de la tâche de démêler l'inextricable. Nous sommes plongés dans une texture infinie et obscure, mycéliale et bruissante, pensant, agissant mais de mille mots, pensées ou traîtrises qui se croisent, se lient ou se combattent. Cette substance, qui se prolonge bien avant et bien après dans le temps, traverse la vie individuelle et tend à la fracturer et à la disséminer. Cette substance, c'est la mort, ou plutôt les morts habitant la vie, et la mettant à mal, la dominant de tout leur inconnu. « Ce sont des passages d'esprits qui pensent en lui (l'homme), qui agissent en lui à partir d'un autre centre que son propre centre. » L'esprit individuel devient alors le théâtre impuissant et ravagé de ces passages, s'il ne parvient pas à sauvegarder sa propriété originaire : sa raison et son libre arbitre.

S'il y parvient, c'est au prix d'un retournement de la mort même. Et c'est sans doute là que le texte de Fechner, au-delà de son imaginaire daté, peut nous parler encore, par cet appel à un symbolique qui se reconstruirait à partir de son vide, par cette élaboration d'un être-pour-la-mort qui a quelque chose de baroque par son appui sur un point de fuite à l'infini. Si ce monde-ci consiste, c'est par son au-delà. Or cet au-delà fechnérien, c'est ce que nous appelons le symbolique, ou cette autre mort qui fonde le signifiant, ou si l'on veut le monde du sens, mais filigrané dans les abîmes de nos sens. La mort comme seconde naissance reflue sur ce monde-ci pour lui donner au moins un semblant de sens, pour le plonger, malgré tout, dans un bain de signification. Ce monde-ci, tout noir qu'il soit, n'est pas hors de la jouissance : *Le petit livre* de Fechner consiste à élaborer cette négation paradoxale. C'est parce qu'une intimité signifiante des choses s'ouvre en perspective qu'en retour ces purs objets que sont d'abord nos organes, peuvent faire corps et s'assujettir au sujet. Si les hommes périssent, leurs œuvres ne périssent pas, à proportion de l'énergie qu'ils y ont mise, et c'est parce que cet incorporel existe que leurs corps peuvent trouver leur consistance de vivants. La *Melancholia*, pour se guérir, appelle un corps au-delà du corps, permettant d'affirmer l'existence de cet incorporel. Et la référence constante de Fechner à la peinture n'est pas un hasard (aussi bien par cette particularité familiale d'avoir un frère aîné peintre). Mais il est clair que cette affirmation n'est possible que si elle se maintient dans l'espace de négation qui la cause (ce monde-ci n'est pas hors de la jouissance), faute de quoi la fragile cloison de papier qui sépare la croyance du délire se déchirerait comme un tympan frappé d'hallucination. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Fechner se maintient juste en deçà. Et si *Le petit livre* annonce la grande crise de 1840-1843, sans doute prépare-t-il aussi les voies de sa guérison.

Or la pathologie se répète au niveau collectif. On trouvera donc, au détour, une notation aiguë qui anticipe sur la

« Psychologie des foules » freudienne : la foule est mue d'une foi aveugle, d'une obéissance aveugle, d'une haine ou d'une colère aveugles, lorsqu'elle est poussée par des esprits étrangers vers des destinations et des objectifs qu'elle-même ignore.

Pourtant, la dimension collective de la vie humaine, non seulement offre à l'individu l'espoir d'un apaisement et d'une reconnaissance, mais, en tant que source de liens, constitue la plus forte résistance à la mélancolie. *Le petit livre*, de ce point de vue, offre une profonde réflexion sur la communauté, et l'on sera sensible à la musique leibnizienne que Fechner confère à la vie collective : « Pas plus que le luth ne saurait garder pour lui-même son jeu... notre tête ne saurait le faire... Quel jeu de vagues d'un ordre supérieur, indescriptiblement compliqué... peut bien planer sur le jeu inférieur et grossier que notre vue et notre ouïe perçoivent à l'extérieur ? Il est comparable aux plus fins moutonnements à la crête des grandes vagues d'un étang ou à des motifs sans relief qui embellissent un tapis aux points grossiers et en rehaussent la valeur. » La communauté, intriquant les esprits dans un dialogue transindividuel et transhistorique, offre la texture où prendre appui au-delà de l'abîme et du noir, elle permet une véritable élaboration, une dialectique complexe infiniment plus fine que la dialectique hégélienne, puisqu'elle intègre dans sa toile ce saut énergétique qui, du corps à l'énergie psychique, transmute l'ordre de la jouissance d'organes en ordre sublime, et le système de perceptions sensibles en système fin de communication et d'information, la nuit du corps en interlocution et l'ombre pulsionnelle en subjectivité échangée et construite.

oOo

Onze ans plus tôt (1825), *L'anatomie comparée des anges*, parue sous le pseudonyme de Dr Mises, se tient plus près du noyau des fantasmes que de l'élaboration symbolique et de la question de l'altérité. *Skizze* : esquisse ou rêverie s'abandonnant à ses propres traces, plutôt qu'analyse du rêve et de la nuit psychique. L'un des bords de l'esquisse touche ici à cette forme d'humour qui rebondit sur l'étrange d'une idée poursuivie jusqu'au paradoxe. Pourtant cette rêverie touche encore à celle des découvreurs de l'univers — d'un Jean Tarde ou d'un Charles Malapert qui, contre Fabricius et Galilée, pensaient que les taches du soleil étaient dues au passage de petites planètes. « L'œil du monde ne peut avoir d'ophtalmies », disait Tarde. Si la perfection du soleil est atteinte, une certaine image de l'homme se perd aussi. Loin de la sphère à la forme parfaite, son corps est une machine réglée sur l'utile, non sur le beau. Restent ces objets isolables qui gardent une approximation de la sphère : « le front bombé, le sein de la femme, et cette fleur de l'homme tout entier qu'est l'œil, la seule partie presque parfaite », écrit Fechner. Le soleil, s'il n'est plus au centre symbolique de l'univers, conserve sa vertu d'espace potentiel pour le déploiement de l'imagination. A son terme, la rêverie fechnerienne retombe alors sur l'interprétation la plus plausible des taches : l'explosion qui, dans l'œil du monde, fait de la tache l'image retournée de notre regard. Les anges eux-mêmes explosent alors dans une rencontre sexuelle où se résout enfin la vieille querelle des théologiens sur leur sexe. Bouquet final.

Or, et peut-être là serons-nous séduits, pour ces êtres de lumière inventons un langage qui ne sera plus celui des sons mais celui des couleurs. Par là s'achève une hiérarchie dans la langue dont Fechner trace au passage la stratification.

Or ce langage des anges est celui de l'amour. Eros parcourt de haut en bas l'échelle de la langue, en descendant d'un ciel où, s'accomplissent dans la jouissance, il cesse aussi d'avoir besoin de langage pour communiquer. « Ce qu'un ange veut dire à un autre, il le peint sur sa surface ; l'autre voit l'image et sait ce qui se passe dans cette âme. » Mieux que des visages où se peignent les passions, ce sont des prismes où les couleurs parlent. Mais n'oublions pas la musique qui traduit leur danse. « Il en va d'eux comme des plus petites particules des corps. Lorsque ces corps émettent un son, ce son ne consiste que dans une rapide vibration, une danse de leurs atomes ; et si plusieurs en même temps dansent ainsi, ils composent des figures qui s'ordonnent selon les figures sonores. » Voici qui nous relie à ce texte si joliment écrit sur la danse, où le musicien est nommé « chorégraphe des atomes ». En retour, si la danse est le rêve d'un envol, elle ne cesse de marquer notre lot dans le réel : notre vol est un saut, qui ne sait que marteler le sol en nous faisant retomber. Pourtant, ajoute merveilleusement Fechner, « plus d'un a trouvé son ciel à seulement tenter de l'atteindre ».

oOo

Cette liberté impossible, n'est-ce pas en effet dans le langage seul que nous pouvons la trouver, et par le biais de l'écriture ? Si la mère interdit ou limite l'envol, comme, métaphoriquement, à la fin du texte sur la danse on la voit interdire le plaisir à sa fille (« cruelle et barbare... »), ou, plus dramatiquement, dans l'esquisse sur les anges attacher lourdement l'homme à la glèbe et entraver ses rêves (« Frappe ta mère, puisqu'elle ne veut pas te laisser aller... »), néanmoins c'est vers la mort solaire que le démon nous tirerait si l'amour de la mère ne nous retenait, et si nous n'avions pas sous nos pieds ce sol où nous pouvons danser. Paradoxalement, c'est alors la tête lourdaude qui nous rive par son poids : les pensées qui viennent de la nuit et du corps ne

s'envolent pas si aisément que nos pieds sous l'impulsion de la musique.

Reste donc la poésie, dont la liberté, entre glèbe et soleil, inscrit un horizon de vie possible. Dans le travail d'écriture, la vie devient alors cette vitalité féconde dans l'usage du langage, dont Fechner faisait à Friedrich Rückert, son poète préféré, hommage dans l'article qu'il lui consacrait en 1835. « Sa poésie n'est ni la poésie d'un avenir sans couleurs, ni celle d'un passé nébuleux, elle n'est pas non plus la poésie des grisailles lointaines, ni celle des cimes bleues sans formes, ni celle des sombres profondeurs au-dessous de nous ; elle ignore tout de la nuit, elle ignore les ombres de la nature et celles de l'âme ; sa poésie est la pure poésie du matin frais, du jour brillant, parfois sec et chauffé jusqu'à l'excès de soleil... » Fechner, qui n'ignorait ni les ombres de l'âme ni l'excès du soleil, pousse son éloge jusqu'à un appel à la totale liberté du langage dans la poésie, qui ne peut manquer de nous toucher et de nous donner une clef pour son œuvre : « Il est clair que la poésie aurait entre les mains un instrument d'une force et d'une efficacité toutes nouvelles, si elle n'avait plus seulement à assembler, comme autant de bouts de mosaïque, un certain nombre de mots tout faits... mais si elle pouvait les fondre et les ployer avec la même liberté que celle avec laquelle elle dérange aussi les conditions prosaïques de la vie ordinaire et en modifie les rapports. » Fondateur et ployeur de mots, d'idées et de savoirs, tel pourrions-nous aussi nommer, dans son œuvre, notre Fechner.

oOo

Par les trois textes ici publiés, on aura une assez bonne représentation des œuvres de Fechner entre 1824 et 1840, à l'exception des travaux scientifiques produits durant la même période. Ces derniers vont de la traduction de la *Physique* de Biot et de la *Chimie* de Thénard à des recherches expérimentales sur le galvanisme et l'électricité (sa principale contribution sur ce point concerne la loi d'Ohm, dans l'article publié en 1831 : *Massbestimmungen über die galvanische Kette*), auxquelles succèdent, entre 1838 et 1840, des recherches sur la perception des couleurs, annonciatrices des futures recherches sur la psychophysique.

Professeur de physique à l'Université de Leipzig depuis 1834, Fechner doit alors abandonner son poste. La grande crise de 1840-1843 marque une coupure qui réoriente totalement son œuvre et sa pensée. Le récit autobiographique de la maladie, rédigé en 1845, a été présenté et publié dans PATIO/2. Au-delà de 1845 s'ouvre une période créatrice ininterrompue jusqu'à la mort de Fechner à Leipzig en 1887, à l'âge de 86 ans (il était né le 19 avril 1801).

Cette période s'ouvre par les *Quatre paradoxes* (1846), dont nous avons publié, dans PATIO/1, le second : *L'espace à quatre dimensions*, et par *Nanna ou l'âme des plantes* (1848). Nanna, déesse scandinave de la végétation, donne ici son nom à une restauration panthéiste, où la botanique se conjugue au thème de la *Weltbeseelung*, de l'âme du monde, à la fois universellement présente et singulièrement distribuée entre les êtres. L'âme, c'est la vie sensible, non la conscience de soi. La sensation comporte par elle-même un savoir et une jouissance qui ne sont pas le propre de l'homme mais constituent une propriété générale de la nature tout entière. La vie universelle s'individualise en autant d'âmes que l'univers comporte d'organismes. L'âme est conscience,

mais elle n'est pas conscience de soi : elle est plutôt luminosité intérieure et rayonnement organique, finalité d'une jouissance. Elle est essentiellement une figure singulière de l'enchaînement du tout dans le système de ses fins et de ses réciprocitys. Elle est une manifestation locale de la texture complexe et infinie qui unifie le tout à l'intérieur de lui-même. « La plus grande merveille de la nature tient en ceci que chaque être, en chaque domaine, tout en paraissant tout entier fait pour d'autres êtres, demeure en même temps ordonné à ses propres fins... Et tout cela si bien pesé, si bien engrené l'un dans l'autre que la totalité forme un ensemble vivant et consistant. »

La merveille, c'est vrai, Fechner la découvre au sortir de la nuit qu'il a traversée et *Nanna* en porte témoignage. Il en développe encore plus avant l'intuition en 1851 dans *Zend-Avesta, oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits. Vom Standpunkt der Naturbetrachtung* [Zend-Avesta, ou des choses du ciel et de l'au-delà, du point de vue de la méditation sur la nature]. Et dix ans plus tard, en 1861, il reprend la question de l'âme dans *Über die Seelenfrage. Ein Gang durch die sichtbare Welt, um die unsichtbare zu finden* [De la question de l'âme. Voie à travers le monde visible pour trouver l'invisible].

On peut dire que dans ces œuvres, Fechner laisse ressurgir la thématique centrale de la Philosophie de la Nature, dont la rencontre, en 1820, via les œuvres de Schelling et d'Oken, avait été pour lui si éblouissante et si troublante : « J'avais d'un seul coup atteint la perspective d'une grande vision du monde unifiante. » Au nom de ses exigences scientifiques, Fechner avait ensuite marqué ses distances avec cette pensée, et rompu avec la fascination qu'elle avait exercée sur lui. Erreur de jeunesse, ou plutôt enracinement qui, après un temps d'effacement, revint en pensée salvatrice et s'imposa. On aura remarqué que la formule citée plus haut sur l'engrenage des fins (*Zweckverkettung*) dans *Nanna* retourne en la maintenant, mais stabilisée, la formule de l'identité aliénée énoncée dans *Le petit livre* : chaque être désormais, tout en

paraissant fait pour d'autres, est enraciné dans sa propre finalité et définitivement ordonné à soi-même, à l'intérieur d'une totalité consistante et vivante. Là nous retrouvons cette exigence d'une toile plurielle nécessaire pour sauver l'identité singulière de son propre abîme mélancolique et engrener ses productions dans l'évidence générale d'une texture collective, elle-même organiquement ordonnée et unifiée par la pensée centrale du divin.

Néanmoins, cette ligne de pensée, déployée encore en 1879 dans *Die Tagesansicht gegenüber der Nachtansicht* [Le point de vue diurne opposé au point de vue nocturne], se trouve entièrement soutenue et doublée en contrepoint par le développement des travaux scientifiques que, en même temps, Fechner consacre d'une part à la défense et illustration de la psychophysique, d'autre part à l'intervention dans les grands débats scientifiques contemporains. Les *Eléments de psychophysique* sont publiés en 1860, suivis de façon quasi ininterrompue jusqu'en 1887 par une série de travaux et d'articles destinés à compléter, justifier et rectifier les résultats premiers, en particulier, en 1877, *In Sachen der Psychophysik* [Questions de psychophysique], en 1882, *Revision der Hauptpunkte der Psychophysik* [Révision des principaux points de la psychophysique] et *Über die Aufgaben der Psychophysik* [Les tâches de la psychophysique]. Parallèlement se développent des travaux sur l'esthétique : *Zur experimentellen Aesthetik* [Recherche d'esthétique expérimentale], 1871, et, en 1876, *Vorschule der Aesthetik* [Cours élémentaire d'esthétique], qui reprend d'ailleurs un titre de Jean-Paul, ainsi que plusieurs articles consacrés à la *Madonna* d'Holbein et à la querelle de son authenticité. Deux grandes interventions dans les débats scientifiques contemporains sont à retenir. En 1857, *Über die physikalische und philosophische Atomenlehre* [Sur la doctrine physique et philosophique des atomes], intervenant dans le conflit qui opposait les philosophes et les physiciens sur la nature des atomes, prend nettement parti en faveur des physiciens, en proposant un arbitrage qui fasse entendre raison aux philosophes.

En 1873, *Einige Ideen zur Schöpfungs- und Entwicklungsgeschichte der Organismen* [Quelques idées sur l'histoire de la création et du développement des organismes] prend prétexte du grand débat suscité par le darwinisme pour introduire une des idées les plus originales et les plus fécondes de Fechner : le principe de la tendance à la stabilité, dont on peut dire que non seulement il a permis à Freud d'y appuyer son concept de la pulsion de mort, mais qu'il anticipe largement sur les problèmes épistémologiques de stabilité structurelle et de morphogenèse dont René Thom a récemment permis de faire avancer considérablement l'élaboration. Ce texte majeur de Fechner, nous le publierons dans une très prochaine livraison de nos « Inédits et Introuvables » de PATIO, qui proposera aussi une bibliographie complète des œuvres de Fechner.

oOo

La crise que Fechner traverse de 1840 à 1843 est remarquable à plus d'un titre (2). Elle plonge, selon lui, ses racines dans cette astreinte féroce qu'il s'est infligée depuis sa rupture, au moins consciente, avec la Philosophie de la Nature et avec ses penchants littéraires, pour se consacrer entièrement à la recherche scientifique, ainsi qu'à des travaux suffisamment rémunérés (traductions, rédaction d'une encyclopédie populaire) pour lui permettre de subvenir à ses besoins et se marier. Toutefois, son mariage avec Clara Volkmann en 1833 et sa nomination en 1834 à la chaire de physique de l'Université de Leipzig ne semblent pas lui apporter la paix souhaitée, bien au contraire. C'est à ce moment, en effet, que tout se met à empirer pour lui. « Des accès de totale dépression, écrit-il, firent leur apparition, me rendant incapable de toute réflexion, et s'accompagnant d'un total dégoût de la vie. » La crise elle-même, telle qu'il en fit le récit en 1845, comporte trois aspects symptomatiques principaux : une photophobie intense qui peu à peu le coupe du monde et le confine dans une chambre noire ; une période de troubles digestifs graves et d'anorexie qui le mène presque à la mort ; et une dimension obsessionnelle de rumination neurasthénique, accompagnée du sentiment de ne plus maîtriser sa propre pensée. Il semble que ce sentiment, qui apparaît d'abord dans sa relation ambivalente à la Philosophie de la Nature de Schelling et d'Oken, ait marqué le point de départ du malaise intérieur qui peu à peu se développe et l'envahit, au point de lui rendre toute vie sociale impotente. « Je ne pouvais plus mettre de terme volontaire au cours de mes pensées, sans cesse et en toute circonstance, il revenait aux mêmes objets, et ni les promenades, ni la société, ni aucun autre genre de distraction ne me procuraient de repos. »

(2) Outre la traduction du récit autobiographique publiée dans le numéro 2 de PATIO, on relira l'article de Imre Hermann, *Gustav Theodor Fechner*, publié en français dans *Parallélismes*, éditions Denoël, 1980.

La crise elle-même commence en 1840 avec la photophobie. « Au début, cette peur de la lumière était modérée ; mais par un manque de prudence à l'égard de la lumière, elle augmenta de plus en plus ; je dus me confiner de plus en plus dans ma chambre ; le port de lunettes bleues ne fut plus supporté ; bientôt je dus sortir avec un bandeau devant les yeux. » Puis, par une bifurcation sur la nature de laquelle nous n'avons qu'un repère assez énigmatique, la photophobie se double bientôt d'un syndrome digestif. Des médecins lui ayant conseillé les ventouses, « en décembre 1841, on me mit successivement pendant trois jours des ventouses sur le dos, dont je porte toujours les cicatrices ineffaçables... La forte suppuration qu'elles entraînent parut appeler et drainer vers elle toutes les forces vitales qui me restaient. Du moins ne puis-je rapporter à aucune autre circonstance le fait que ma digestion, déjà fort mauvaise depuis des années, se trouva alors complètement bloquée. Je ne pouvais plus avaler le moindre aliment... Je ne supportais pas davantage les boissons. C'est ainsi que j'ai passé je ne sais plus combien de semaines sans manger ni boire, je n'avais d'ailleurs pas faim. » Suit une période où, près de mourir d'épuisement, il ne survit qu'en prenant des nourritures strictement limitées à ce qui n'est ni cru ni cuit : tels fruits macérés et cornichons au vinaigre. Le salut lui vint alors « d'une manière assez merveilleuse » et qui parut en effet quasi miraculeuse à son entourage : une femme, amie éloignée de la famille, ayant rêvé d'une recette de « jambon cru soigneusement dégraissé et haché, fortement épicé, arrosé d'un peu de vin du Rhin et de jus de citron », elle confectionna ce plat, le lui fit parvenir, et ainsi nourri jour après jour, il reprit pied dans l'existence. Néanmoins, pendant ce temps, non seulement la photophobie n'avait pas cessé, mais les symptômes obsessionnels s'aggravèrent. « Un symptôme majeur de la faiblesse de ma tête consistait notamment en ceci que le cours de mes pensées échappait à ma volonté. » Fechner ne dit rien, dans son récit, du contenu même de ces pensées, sinon qu'à l'occasion elles se déployaient autour de choses insignifiantes

et « revenaient sans cesse, s'enfonçaient, s'enfouissaient pour ainsi dire dans mon cerveau ». En revanche il décrit la lutte qu'il mène contre elles, le combat quotidien auquel il attribue, en fin de compte, le rétablissement de sa santé mentale. « Mon intérieur se divisait pour ainsi dire en deux parts, mon moi et les pensées. Toutes deux se combattaient mutuellement ; les pensées cherchaient à dominer mon moi et à prendre un cours autonome, destructeur de sa liberté et de sa santé, et mon moi bandait toute la force de sa volonté pour se rendre maître à nouveau des pensées, et, dès qu'une pensée voulait s'établir et se prolonger, pour la bannir et en amener une autre très éloignée. Mon activité intellectuelle consistait donc, non à penser, mais à bannir et dompter constamment des pensées. »

Un point culminant des symptômes est atteint durant l'été 1843. « Mon état était bien pire que celui d'un véritable aveugle... Le séjour dans ma chambre complètement noire... était atroce. J'avais le désir de tuer mes yeux tout à fait... Je devais chaque jour me battre avec le désespoir, et avec la pensée terrifiante que cette souffrance durerait encore dans un lointain avenir. » A partir d'octobre 1843, tout se met à s'inverser progressivement et par paliers. Fechner décrit la manière dont il récupère, par une sorte d'exercice à la fois prudent et systématique, simultanément sa capacité à maîtriser sa pensée et sa parole, et l'usage de la vision. Vient alors une période de véritable boulimie, à la fois visuelle, orale et intellectuelle. Fechner est dans un état d'excitation et de jubilation intense. « C'est avec une sorte d'avidité que je dévorais pour ainsi dire des yeux les objets que je voulais contempler ; tantôt je les écarquillais tout grands, tantôt je les ouvrais et les fermais alternativement... » Les yeux, écrit Fechner, se mettent à éprouver une véritable faim de lumière. « Presque du même pas que la guérison des yeux vint la guérison de la tête par une manière analogue d'en user. » De même, « par paliers mon appétit augmenta à un degré surprenant. Toutes mon apparence et mes forces physiques rajeunirent, je devins, moi qui étais très maigre, d'une allure

replète ». Au sortir de son long confinement dans la chambre noire, Fechner éprouve une sorte d'éblouissement et d'émerveillement, qui lui donne brièvement un sentiment de toute-puissance extraordinaire. « Voisin, souligne-t-il après-coup, d'un trouble mental. » Ce sentiment, un instant, paraît renouer avec l'exaltation née de la rencontre avec la philosophie d'Oken (« le monde entier m'apparaissait dans une autre lumière... les énigmes du monde semblaient se dévoiler »), mais ne tarde pas, néanmoins, à se résorber dans un équilibre plus serein et plus stable. Reste le souvenir de cette perception d'une merveille dont la présence dans le monde fait la certitude du divin et l'assurance de la pensée. Restent ce sentiment d'une nouvelle naissance et le don d'une puissance créatrice libérée de sa chrysalide.

oOo

Le petit livre de la vie après la mort (1836)

traduit par

Michèle Ouerd et Annick Yaiche

d'après

le texte de la deuxième édition (1866)

l'ordre de la première à la deuxième phase. L'homme conduit à la contemplation extérieure du monde, l'homme à la contemplation intérieure.

Le même qui l'emporte dans la première phase, se trouve renversé et se tourne à l'éclaircie et la lumière de la vie dans la deuxième phase. C'est la naissance pour le corps, un autre naturel se révèle distinct et différent, de sorte qu'il existe un monde de la naissance et un autre monde, la formation de la vie première comme une autre vie, un monde qui se fait à un autre être existant de sorte qu'il y a une autre vie.

I

Sur terre, la vie d'un homme ne se déroule pas en *une seule* phase, mais en *trois*. La première est un sommeil constant, la deuxième alterne entre sommeil et veille, la troisième est un éveil éternel.

D'abord, l'homme vit solitaire dans l'obscurité ; ensuite, il vit en société mais isolé, à côté des autres et parmi eux, sous un jour qui ne lui réfléchit que la surface des choses ; enfin sa vie, tissée de celle d'autres esprits, accède à une forme supérieure au cœur de l'Esprit suprême, d'où il contemple l'Essence des choses finies.

Pendant la première phase, le corps se forme à partir du germe et crée ses propres outils pour entrer dans la deuxième phase ; au cours de la deuxième phase, l'esprit se forme à partir du germe et crée ses propres outils pour entrer dans la troisième phase ; lors de la troisième phase, se forme le germe divin, inhérent à l'esprit de tout homme, et qui déjà l'expulse hors de lui vers un au-delà obscur pour nous, mais lumineux pour l'esprit de la troisième phase, et ce grâce à la prémonition, la foi, le sentiment et l'instinct du génie.

Le passage de la première à la deuxième phase s'appelle naissance ; le passage de la deuxième à la troisième phase s'appelle mort.

Le chemin qui nous mène de la deuxième à la troisième phase n'est pas plus sombre que celui qui nous permet

d'accéder de la première à la deuxième phase. L'un nous conduit à la contemplation extérieure du monde, l'autre à sa contemplation intérieure.

De même que l'enfant qui, dans la première phase, est encore aveugle et sourd à l'éclat comme à la musique de la vie dans la deuxième phase, à qui sa naissance hors du chaud ventre maternel se révèle difficile et douloureuse, de même qu'il existe un moment de la naissance où cet enfant ressent la destruction de sa vie première comme une mort avant même qu'ait eu lieu l'éveil à un nouvel être externe, de même nous, dans notre vie présente, où notre conscience est encore liée à l'étroitesse du corps, nous ignorons tout de l'éclat, de la musique, de la splendeur et de la liberté qui caractérisent la vie de la troisième phase, et nous prenons inconsidérément l'étroit passage obscur qui nous y mène pour un cul-de-sac, d'où aucune issue ne serait possible. Mais la mort n'est qu'une seconde naissance vers un être plus libre où l'esprit, à l'étroit dans son écorce, la fait éclater, l'abandonne et la laisse pourrir, comme le fait l'enfant lors de sa première naissance.

Alors, nous atteindrons et percevrons le sens intime de tout ce que nos facultés actuelles ne nous permettraient, pour ainsi dire, d'approcher qu'à distance et de l'extérieur. L'esprit ne se contentera plus de frôler montagnes et graminées. La mélancolie qui l'envahit malgré les délices du printemps et qui le torture parce que tout cela lui demeure extérieur disparaîtra, et l'esprit pénétrera montagnes et graminées, sentira la force des unes et le goût de croître des autres ; il pourra engendrer sa pensée à l'intérieur des autres esprits sans plus s'évertuer à l'exprimer par le geste et la parole ; la procréation de ses pensées le réjouira toujours autant, mais se fera désormais par l'entrelacement immédiat des esprits car, au lieu d'être séparés par le corps, ils seront réunis grâce à lui ; l'esprit n'apparaîtra plus de l'extérieur aux êtres chers qu'il a quittés, mais il habitera le plus profond de leur âme, faisant partie intégrante d'elle, et pensera, agira en eux et à travers eux.

II

Dans le ventre de sa mère, l'enfant n'a qu'un esprit corporel, l'impulsion formatrice. Il a pour seules tâches de former et de développer les membres qui lui permettent de croître. Il n'a pas encore le sentiment que ces membres lui appartiennent car il ne les utilise pas et ne peut les utiliser. Un bel œil, une belle bouche ne sont pour lui que de beaux *objets* qu'il a fabriqués, ignorant qu'il les assujettirait un jour à sa personne. Ils sont conçus pour un monde futur dont l'enfant ignore encore tout ; il les fait sortir en vertu d'une impulsion qui lui est obscure et ne s'explique que par la nature de l'organisation maternelle (1). Mais, de même que l'enfant mûr pour la deuxième phase de la vie se défait des organes qu'il a créés jusqu'alors, de même, les délaissant, se voit-il soudain force unitive de toutes ses créations. Cet œil, cette oreille, cette bouche maintenant *lui* appartiennent et, s'il les créa dans un obscur sentiment inné, désormais il en apprend la précieuse utilisation. Le monde de la lumière, des couleurs, des sons, des odeurs, du goût et du toucher, par le truchement des outils conçus à cet effet, ne s'ouvre que maintenant à l'enfant, pour autant qu'il a créé ces outils bons et solides à l'usage.

(1) Pour le lecteur physiologue, je peux mieux exprimer ceci : le principe créateur de l'enfant n'est pas impliqué avant la naissance dans ce qui perdure de lui après la naissance et n'est maintenant qu'à l'état de dépendance et de création, mais dans ce qui restera de lui et pourrira au moment de la naissance, comme le corps humain au moment de la mort (placenta cum funiculo umbilicali, velamentis ovi eorumque liquoribus) ; de son activité et dans sa continuité naît le jeune être humain.

La relation entre première et deuxième phase reviendra en s'intensifiant dans la relation entre deuxième et troisième phase. Tous les actes, toute la volition que nous déployons dans ce monde sont uniquement calculés en fonction de la création d'un organisme que nous découvrirons et utiliserons comme nôtre dans le monde à venir. Tous les effets spirituels, toutes les conséquences qu'entraîne la force déployée par un homme au cours de sa vie et qui traversent le monde de l'homme et de la nature, sont déjà unis les uns aux autres par un lien secret et invisible ; ils sont les membres spirituels de l'homme, ceux qu'il meut de son vivant, ajustés à un corps spirituel, à un organisme constitué de forces et d'effets pris dans un engrenage ininterrompu, et dont la conscience lui demeure extérieure, si bien qu'il ne les reconnaîtra siens qu'à la fin de son existence, bien qu'ils forment la trame inhérente à son être actuel. Mais au moment de la mort, quand l'être se sépare des organes auxquels, ici-bas, sa force créatrice était attachée, il prend conscience de tout ce qui, résultant de ses manifestations vitales antérieures, continue à vivre et agir dans le monde des idées, des forces et des actions, et qui porte en soi son unité organique, comme jaillissant organiquement d'une source, unité désormais vivante, consciente de soi, autodynamique, qui commandera dans l'humanité et dans la nature selon sa propre détermination et qui, individuellement, jouira de tous les pouvoirs dans leur plénitude.

Quiconque a participé de son vivant à la création, à l'organisation et au maintien des idées qui ont traversé l'humanité et la nature peut considérer cet apport comme son impérissable contribution qui agira encore dans la troisième phase, même si le corps auquel était liée la force agissante de la deuxième phase s'est décomposé depuis longtemps. Ce que des millions de mortels ont créé, fait et pensé n'a pas péri avec eux et n'en sera pas davantage détruit par ce que d'autres millions de mortels vont créer, faire et penser après eux ; cela se perpétue en eux-ci, se développe en eux avec une vivacité propre, les entraîne selon un vaste dessein qu'eux-mêmes ne discernent pas.

Assurément cette forme idéale de survivance peut nous paraître une abstraction, de même que peut sonner creux l'idée que l'esprit des êtres morts se perpétue dans les vivants. C'est qu'il nous manque simplement les sens pour en juger et saisir la véritable essence des esprits de la troisième phase, celle qui emplit et pénètre la nature. Nous ne reconnaissons que les points d'attache entre leur existence et la nôtre, la part qu'ils ont développée en nous et qui, justement, a pris pour nous l'apparence de ces idées qui se sont reproduites en nous.

Supposons une vague concentrique, suscitée par la chute d'une pierre dans l'eau, qui provoque de nouvelles vagues autour de chaque pierre émergée qu'elle heurte, cette vague continue de former un cercle cohérent en soi qui provoque tous les autres et les inclut dans son périmètre ; les pierres, elles, ne connaissent que le morcellement de la circonférence. Nous sommes semblables à des pierres ignorantes mais, contrairement aux pierres immuables, chacun de nous a déjà tracé dans sa vie un cercle cohérent d'influences qui ne se propage pas seulement autour mais aussi à l'intérieur d'autres cercles.

En effet, de son vivant déjà, chaque homme, avec ses influences, croît au-dedans des autres hommes, par la parole, l'exemple, l'action ou l'écriture. Du vivant de Goethe, des millions de contemporains portaient en eux quelque étincelle de son esprit, qui embrasait de nouveaux flambeaux ; du vivant de Napoléon, la force de son esprit envahit presque tout le monde contemporain ; lorsque tous deux moururent, ne moururent pas avec eux les vifs rameaux qu'ils avaient fait pousser de par le monde ; seule s'éteignit la force dynamique des nouveaux rameaux de la vie présente ; la croissance et le développement de ces rejetons issus d'un individu et recréant un individu dans sa totalité, s'effectuent maintenant avec la même immanente conscience de soi qu'auparavant leur premier jet, mais cela nous est certes incompréhensible. Goethe, Schiller, Napoléon, Luther vivent encore parmi nous et en nous en tant qu'individus conscients, plus achevés qu'à

leur mort, pensant et agissant en nous, suscitant et cultivant des idées ; ils ne sont plus enfermés dans un corps étroit, mais se sont épanchés de par le monde qu'ils façonnèrent, inspirèrent et maîtrisèrent pendant leur vie, et la portée de leur être excède largement les effets que nous ressentons encore d'eux.

Il n'est pas plus bel exemple d'esprit puissant qui continue à vivre et à agir dans la postérité que le Christ. Dire que le Christ vit en ses fidèles n'est pas une vaine parole ; tout bon chrétien le porte en lui, non seulement par simple imitation, mais comme une vivante réalité ; quiconque agit et pense selon son esprit appartient au Christ, car seul l'esprit du Christ en lui anime cet acte et cette pensée. Il s'est propagé parmi tous les membres de sa communauté qui tiennent à son esprit comme les pommes au pommier, ou comme les raisins au cep de vigne.

« De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, si nombreux soient-ils, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. » I Cor, 12-12 (2).

Cela dit, non seulement les esprits supérieurs, mais aussi chaque homme méritant se réveille dans le monde suivant pourvu d'un organisme qu'il a créé, portant en soi une unité d'innombrables créations spirituelles, des moments et des effets, et qui sera d'une ampleur plus ou moins grande, d'une force plus ou moins croissante selon l'influence et la vitalité de l'esprit de l'homme auquel il a correspondu de son vivant.

Mais de qui, ici-bas, ne fut attaché qu'à la glèbe et n'utilisa son esprit qu'à en remuer, nourrir et divertir la matière, ne restera rien d'autre qu'un être insignifiant. Ainsi le plus riche deviendra le plus pauvre s'il n'use de son argent qu'à ménager sa force, et le plus pauvre deviendra le plus riche s'il use de sa force à gagner honnêtement sa vie. Car chacun

(2) Pour plus de comparaisons bibliques sur ce sujet, cf. : *Zend-Avesta* III, p. 363 et sq., ainsi que *Trois motifs et Raisons de croire*, p. 178.

obtiendra là-bas selon ce qu'il en aura usé ici-bas, et l'argent ne vaudra là-bas que de l'usage fait ici-bas.

Le secret de notre vie spirituelle actuelle, la soif de vérité, souvent vaine ici-bas, l'ambition que nourrit tout esprit juste de créer des œuvres dont ne profitera que la postérité, le repentir et l'insondable peur que provoque en nous la conscience d'avoir mal agi, même si les actes qui l'éveillent n'apportent, ici-bas, aucun désagrément, naissent de pressentiments annonciateurs de tout cela qui deviendra notre récolte dans l'autre monde, où le fruit même de notre activité la plus infime et la plus secrète nous incombe comme une partie de nous-mêmes.

L'incommensurable justice de la création, c'est qu'elle permet à chacun de réaliser seul les conditions de son être futur. Les actes de l'homme ne lui reviennent pas sous forme de récompenses ou de sanctions extérieures : il n'est point de ciel ou d'enfer au sens habituel où l'entendent les Chrétiens, les Juifs ou les Païens, qui accueilleraient l'âme après la mort ; l'âme ne s'élève pas, l'âme ne descend pas, pas plus qu'elle ne reste en suspens ; elle n'éclate pas, elle ne coule pas dans l'universel ; après avoir surmonté toutes les phases de cette grande maladie, la mort, elle se développe tranquillement sur terre jusqu'à former un être supérieur, selon la logique immuable de la nature qui construit chaque nouvelle phase sur les fondations de la précédente ; et selon que l'homme a été bon ou méchant, noble ou commun, courageux ou oisif, il sera dans l'autre vie en possession d'un organisme sain ou malade, beau ou laid, fort ou chétif, et ses libres actes en ce monde-ci détermineront sa position par rapport aux autres esprits, et la destinée, les prédispositions, les talents qui lui permettront de progresser dans l'autre monde.

Soyez donc robustes et vaillants. Car qui marche lentement ici-bas, boîtera là-bas, qui n'ouvre pas les yeux ici-bas, aura là-bas la vue basse, qui s'exerce à l'hypocrisie et à la méchanceté éprouvera la dissonance entre lui et le chœur des vrais et bons esprits comme une douleur qui, là-bas, l'incitera à s'améliorer et à réparer le mal qu'il a causé ici-bas et ne lui

laissera pas de répit tant qu'il n'aura pas renié et expié le moindre de ses méfaits. Et, alors que les autres esprits reposeront depuis longtemps en Dieu, ou mieux, prendront part vivante à ses pensées, lui sera ballotté dans l'affliction et l'inconstance de la vie sur terre, la douleur de son âme éprouvera les hommes après leur avoir inspiré l'erreur et la superstition, et les plongera dans le vice et la folie; et, pendant que lui-même demeurera en arrière sur la voie du troisième monde, celle de la perfection, il immobilisera également ses idées, puisqu'il continue à vivre en elles, sur la voie du deuxième au troisième monde.

Mais, quelle que soit la durée d'action du mensonge, de la méchanceté et de la vulgarité, et la durée de leur résistance au Vrai, au Beau et au Juste, ceux-là seront vaincus par la puissance toujours plus grande de ceux-ci, réduits à néant par le choc en retour, de plus en plus violent, de leurs propres effets; ainsi ne restera-t-il enfin plus rien de mensonger, de méchant ni de sale dans l'âme de l'homme. Seule est éternelle et impérissable en l'homme sa part de vérité, de beauté et de bonté. Et, même s'il n'en possédait que de la grosseur d'un grain de sénévé — qui n'en aurait pas du tout ne serait pas — il serait débarrassé de l'ivraie et de l'impureté à cause desquelles le purgatoire de la vie dans la troisième phase reste destiné aux tourments des méchants, et pourrait même se développer en un magnifique arbre.

Réjouissez-vous donc, vous dont l'esprit est ici-bas endurci par la détresse et la douleur; vous profiterez de l'exercice qui vous fera combattre vaillamment les obstacles qui s'opposent ici-bas à votre croissance et, nouveau-nés plus robustes dans la nouvelle existence, vous atteindrez plus rapidement et de meilleur cœur ce que votre destin d'ici-bas vous avait fait négliger.

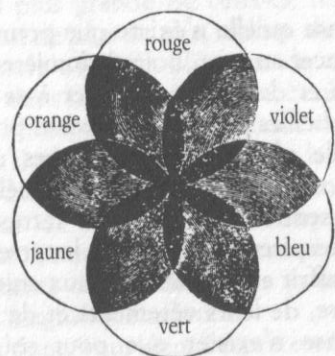
III

L'homme use de multiples moyens pour réaliser un seul dessein; par un seul moyen, Dieu réalise de multiples desseins.

La plante pense qu'elle n'existe que pour soi seule, pour pousser, se balancer au vent, boire la lumière et l'air, composer des parfums et des couleurs, jouer à se parer avec des insectes et des abeilles; certes, elle existe pour soi, mais en même temps elle n'est qu'un des pores de la terre, où lumière, air et eau se croisent et se mélangent en des combinaisons essentielles à toute vie terrestre; elle existe pour exhaler et respirer au service de la terre, pour lui tisser un habit vert et offrir aux hommes et aux animaux la matière de leur nourriture, de leurs vêtements et de leur chaleur.

L'homme pense n'exister que pour soi seul, pour se divertir, agir et créer aux fins de sa propre croissance physique et spirituelle; certes, il existe pour soi, mais en même temps son corps et son esprit ne sont qu'une demeure où pénètrent des esprits supérieurs, étrangers qui se mêlent et se démêlent, créant entre eux toutes sortes de combinaisons, qui forment à la fois le sentiment et la pensée de l'homme et reçoivent leur pleine signification à la troisième phase de la vie. L'esprit de l'homme est tout à la fois, et ce de manière indissociable, son bien propre et celui des esprits supérieurs, et ce qui se passe en lui tient des deux en même temps, mais de façon différente.

Il en va de même pour ce croquis, qui ne doit pas se prendre comme une *image*, mais plutôt comme un symbole ou une *allégorie*, dans lequel l'étoile à six faisceaux colorés / ici imprimée en noir / peut être considérée comme indépendante, possédant son unité intrinsèque, un centre dont dépendent tous les faisceaux et auquel ils se rattachent tous de manière homogène, bien qu'ils paraissent émaner de la liaison des six cercles monochromes, eux-mêmes possédant chacun son unité; ainsi, de même que chaque faisceau appartient autant à lui-même qu'aux cercles entrecroisés desquels il surgit, de même fonctionne l'âme humaine.



L'homme ignore souvent d'où lui viennent ses pensées, quelque chose lui passe par la tête; il est saisi d'un sentiment de nostalgie, de peur ou d'envie, sans être à même de s'en rendre des comptes; une volonté d'agir s'impose à lui, ou bien une voix le dissuade, sans qu'il ait pour autant conscience de la raison qui le gouverne. Ce sont des élans qui lui viennent d'esprits qui pensent en lui, qui agissent en lui,

à partir d'un autre centre que le sien propre. Plus évidents encore sont leurs agissements en nous lorsque nous trouvons dans des états exceptionnels — de somnolence ou de maladie mentale — où le rapport de dépendance entre eux et nous, qui à vrai dire devrait être réciproque, a basculé en leur faveur, si bien que nous ne recevons plus que passivement ce qui nous arrive d'eux, et ce, sans que nous puissions répliquer.

Mais, tant que l'esprit humain restera vif et sain, il ne risquera nullement de devenir le jouet sans volonté ou le produit d'esprits qui croissent en lui ou dont il semble s'accroître; au contraire, ce qui relie ces esprits entre eux, à savoir un invisible centre possédant une énergie vitale primordiale, plein de force d'attraction spirituelle vers lequel tous affluent, où tous se croisent et donnent naissance aux pensées par échanges mutuels, cela ne provient pas seulement du croisement des esprits entre eux, mais est inhérent à l'homme, en constitue la propriété originelle depuis l'instant de sa procréation; et le libre arbitre, la libre disposition, la conscience de soi, la raison et le fondement de toute aptitude spirituelle y sont inclus. Mais à la naissance, tout cela repose en l'homme comme en un œuf qui n'a pas encore éclos, attendant que se développe un organisme réellement vivant et individué. Les esprits étrangers sentent l'instant où l'homme entre dans la vie et se précipitent alors de tous côtés, cherchant à s'approprier sa force pour renforcer un moment de la leur; s'ils y réussissent, ce moment (*) va devenir également propriété de l'esprit humain, va prendre forme pour lui et contribuera à son développement.

Bien qu'ils le soient différemment, les esprits étrangers en croissance dans l'homme sont soumis à l'influence de la volonté humaine autant que l'homme est soumis à la dépendance des esprits étrangers; du centre de son être spirituel, l'homme peut tout aussi bien créer du neuf au sein des

(*) Chaque fois qu'il se situe dans la perspective de la force (*Kraft*), Fechner utilise le terme *das Moment* dans son acception scientifique (N.d.E.).

esprits qui sont en lui, que les esprits peuvent agir de façon déterminante au profond de l'homme ; mais dans une vie spirituelle harmonieusement menée, aucune volonté ne peut l'emporter sur l'autre. L'esprit étranger n'habite l'homme qu'en partie, la volonté de l'homme ne peut par conséquent qu'exercer une influence stimulante sur lui, ses autres composantes se trouvant intégralement hors de l'homme ; et, comme chaque esprit humain renferme en lui une communauté formée des esprits étrangers les plus divers, la volonté ne fût-ce que d'un seul d'entre eux peut avoir une influence stimulante sur toute la personne de l'homme, et ce n'est que si l'homme s'aliène volontairement à l'un des esprits, qu'il perdra la faculté de savoir les maîtriser.

Il n'est pas possible que tous les esprits se fondent indistinctement en une unité dans la même âme ; c'est pourquoi les bons et les mauvais esprits, les esprits vrais et les esprits démoniaques se disputent la possession d'une même âme ; c'est le vainqueur qui occupe le champ. Le conflit intérieur qui habite si souvent l'homme n'est rien d'autre que cette dispute entre esprits étrangers voulant chacun s'approprier sa volonté, sa raison, bref son être intérieur. Autant l'union des esprits habitant l'homme constitue pour lui une source de paix, de clarté, d'harmonie et de sécurité intérieures, autant leur discorde représente pour lui un facteur de trouble, de doute, d'hésitation, de confusion et de division de son être intérieur. Mais, dans cette dispute, l'homme n'échoit pas aux esprits triomphants comme une récompense aisément gagnée, ou comme une proie inerte ; il s'interpose entre les forces opposées qui veulent chacune l'attirer à lui et, allant à la source d'une force spontanée au centre de son être, il se dispute avec elles la partie qui l'intéresse ; joignant sa force à celle de l'impulsion la plus faible pour lutter contre la plus forte, il décide alors de la victoire de celle-là. De la sorte, en pleine bataille entre esprits, le Soi de l'homme demeure en sécurité tant qu'il préserve l'indépendance innée de sa force et ne se lasse pas d'en faire usage. Si cependant il échoit souvent aux mauvais esprits, c'est parce que le déploiement

de sa force interne lui est devenu pénible ; ainsi suffit-il souvent d'un peu de paresse et de laisser-aller pour devenir méchant.

Plus l'homme est bon et plus il lui sera facile de s'améliorer, et plus il est mauvais, plus la facilité le gagne de se gâter entièrement. Car l'homme bon a déjà recueilli en lui nombre de bons esprits qui s'allient désormais à lui pour lutter contre les mauvais esprits demeurés en arrière et ceux qui s'approchent à nouveau, lui épargnant ainsi un déploiement de ses forces personnelles. Le bon fait le bien sans peine ; ses esprits le font pour lui ; le mauvais doit user de sa propre force pour étouffer les mauvais esprits qui affluent alors vers lui, et triompher d'eux.

En outre, chacun cherche son semblable, les semblables se rejoignent et fuient leur contraire s'ils n'en viennent pas à bout. Les bons esprits en nous attirent les bons esprits de l'extérieur et les mauvais esprits en nous attirent le mal externe. Les esprits purs aiment entrer dans une âme pure et le mal externe s'empare de nous, attiré par le mal qui nous habite. Une fois que les bons esprits se sont saisis de notre âme, ils en chassent aussitôt le dernier petit diable s'il en est demeuré un, car la bonne société ne met pas ce dernier à l'aise ; ainsi l'âme des hommes bons devient une maison pure et céleste où cohabitent d'heureux esprits. Cependant, si les bons esprits, qui ne croient pas pouvoir gagner une âme parce que les mauvais esprits s'en sont emparés avant eux, la leur laissent, cette âme va finir par devenir un enfer, un lieu tout juste bon pour les supplices des damnés. Car le martyre de la conscience, la ruine, le profond tourment qu'éprouve l'âme des méchants sont des douleurs qu'ils ne sont pas seuls à ressentir, car en souffrent aussi, encore plus violemment, les esprits damnés en eux.

IV

Comme les esprits supérieurs n'habitent pas chaque homme séparément mais que leurs ramifications respectives pénètrent en plusieurs hommes à la fois, ce sont eux qui relient ces hommes entre eux au niveau spirituel, que ce soit sous forme de foi, de vérité, ou bien d'aspiration morale ou politique. Tous les hommes d'une communauté spirituelle quelle qu'elle soit, appartiennent, comme des membres solidaires, au corps d'un seul et même esprit, et obéissent à l'idée qui, venue de lui, est entrée en eux. Souvent une même idée vit au sein de tout un peuple, souvent un seul et même fait contribue à enthousiasmer une foule d'individus : c'est un puissant esprit qui les gagne tous, qui rayonne en eux comme par contagion. Certes, ces enchaînements d'idées ne proviennent pas seulement des esprits des morts, d'innombrables idées nouvelles naissent des vivants pour nourrir d'autres vivants ; mais toutes ces idées qui, nées d'un vivant parcourent le monde, appartiennent déjà au futur organisme spirituel de ce vivant.

Si maintenant deux esprits semblables se rencontrent dans l'humanité, si leurs moments communs croissent jusqu'au point qu'ils se laissent influencer et enrichir l'un par l'autre par la diversité et la réciprocité de ces moments, alors les sociétés, les générations, les peuples qu'ils habitaient séparément deviennent une seule communauté spirituelle, s'enrichissant mutuellement de leurs possessions spirituelles. Ainsi

le développement de la vie spirituelle à la troisième phase de l'humanité est inséparable de l'évolution et du progrès de l'humanité elle-même. Le perfectionnement progressif de l'Etat, des Sciences, des Arts, des Echanges humains, l'organisation de ces sphères de vie en ensembles toujours croissants et harmonieusement combinés est la résultante de cette cohésion d'innombrables individualités spirituelles qui, vivant et tissant leurs idées au sein de l'humanité, sont devenues des organismes spirituels beaucoup plus amples.

Après avoir reçu des idées aussi inébranlables, comment ces sublimes sphères pourraient-elles autrement se former à partir de l'agissement confus et égoïste de chaque individu qui, avec sa myopie, du centre ne voit pas la périphérie et de la périphérie ne voit pas le centre, si n'agissaient pas dans l'engrenage des ensembles ces esprits supérieurs, lucides et clairvoyants, qui convergent tous vers le même centre divin, et si, avec leurs parts divines qui se confondent, ils ne réunissaient pas les hommes à l'intérieur desquels ils agissent entre eux, les conduisant vers des objectifs plus élevés ?

Mais, à côté de l'harmonie des esprits qui se rencontrent avec plaisir et s'épousent, a lieu également une lutte entre les esprits dont l'essence se contrarie, une lutte où tout ce qui discorde s'épuisera jusqu'à ce que seul demeure l'Eternel dans toute sa pureté. L'humanité elle-même porte les traces de cette lutte dans la confrontation des systèmes, dans la haine des sectes, dans les guerres et les révoltes qui opposent les princes et les peuples, et les peuples entre eux.

La masse des hommes entre dans ces grands mouvements spirituels avec une foi aveugle, une obéissance aveugle, une haine aveugle, une colère aveugle ; elle n'entend pas et ne voit pas avec les oreilles et les yeux de son propre esprit ; elle est poussée par des esprits étrangers vers des destinations et des objectifs qu'elle-même ne connaît pas, elle se laisse conduire par l'esclavage, la mort et d'affreuses souffrances comme un troupeau qui subirait l'impulsion d'esprits supérieurs.

Certes, il existe bien aussi des hommes responsables qui interviennent dans ce grand mouvement avec une claire

conscience d'eux-mêmes, et qui font preuve, dans leurs actes et leur comportement, d'une grande autonomie intérieure. Mais ils ne représentent que des moyens spontanés pour de grandes fins préconçues ; par leur libre action, ils peuvent en effet agir sur le caractère et la vitesse du progrès, mais pas sur ses objectifs. Seuls ont fait de grandes choses ceux qui ont reconnu l'orientation spirituelle du monde présent où ils vivaient et ont agi et pensé en fonction de cette orientation ; les plus grands esprits humains qui s'y sont opposés ont échoué. L'esprit qui détermine les grands objectifs et qui en connaît les meilleures voies d'accès a choisi ces hommes-là comme nouveaux centres de sa force motrice ; et ce pour qu'ils servent sa cause et sa sagesse, non comme d'aveugles instruments, mais mus par une impulsion et une raison personnelles. Ce n'est pas l'esclave asservi qui sert le mieux. Ces hommes qui ont commencé de servir Dieu ici-bas continueront dans l'au-delà, mais alors comme participants de son règne céleste.

V

Il semblerait que parfois les esprits des vivants rencontrent inconsciemment ceux des morts, et que d'autres fois leur rencontre n'est que partiellement consciente. Est-il possible de suivre et d'étudier à fond cet échange ? Disons simplement ceci : leur rencontre n'est réelle que lorsqu'elle est consciente, et les morts sont là où demeure leur conscience.

Il existe une manière beaucoup plus consciente de se rencontrer entre morts et vivants ; c'est la commémoration des morts par les vivants. Porter notre attention sur les morts signifie réveiller leur attention sur nous, comme s'il s'agissait d'une excitation qui atteindrait un vivant et attirerait son attention au point où il l'atteint.

Si notre souvenir des morts n'est qu'une conséquence rétrospective, devenue consciente en nous, de leur vie d'ici-bas, l'au-delà, en revanche, n'est qu'une conséquence de l'ici-bas.

Pareillement, lorsqu'un vivant pense à un autre vivant, un coup peut se produire dans la conscience de ce vivant ; mais cela demeure sans effets, car sa conscience est encore trop liée à l'étroitesse de son corps. Cependant, la conscience délivrée par la mort cherche sa demeure et répond au coup qui s'y manifeste, avec une force plus ou moins grande selon la fréquence et la force du choc reçu.

De même qu'un seul et même coup physique est toujours ressenti de deux côtés à la fois, par l'agresseur et l'agressé, de même *un seul* coup de conscience, dans le souvenir d'un mort, est ressenti de deux côtés. Nous nous méprenons lorsque, dans cet échange, nous ne retenons que le côté de l'ici-bas, parce que nous ne soupçonnons pas qu'existe celui de l'au-delà ; et cette méprise a pour résultat l'erreur et la négligence.

L'amant fut ravi à l'amante, l'époux à l'épouse, l'enfant à sa mère. C'est en vain qu'ils cherchent dans un ciel lointain la part de vie qui leur fut arrachée, en vain qu'ils tendent la main et le regard dans le vide, cherchant ce qui ne leur fut pas réellement arraché ; seul fut rompu le fil de l'entendement extérieur, car la relation qui s'effectuait par les sens externes et qui leur permettait de se comprendre a été remplacée par une relation intérieure et plus directe, établie par un sens interne ; mais c'est une relation par laquelle ils n'ont pas encore appris à se comprendre.

Un jour, je vis une mère angoissée chercher son enfant encore vivant dans la maison et le jardin ; elle le tenait dans ses bras. Plus grande est l'erreur de la mère qui cherche l'enfant mort dans un vide lointain, alors qu'il lui suffirait de regarder en elle pour le trouver tout près. Et si elle ne l'y trouve pas tout à fait, on peut se demander si elle l'avait tout à fait à elle, lorsqu'elle le portait matériellement dans ses bras. Elle ne peut plus ni recevoir ni donner les privilèges de la relation extérieure, de la parole extérieure, du regard extérieur, des soins extérieurs ; et ce n'est que maintenant qu'elle peut recevoir et donner les privilèges de la relation intérieure ; il faut simplement qu'elle sache qu'il existe une telle relation intérieure, avec ses privilèges. On ne parle pas avec quelqu'un, on ne tend pas la main à quelqu'un dont on pense qu'il n'est pas là. Sauriez-vous tout cela, que commencerait alors une nouvelle vie entre vivants et morts et, en même temps que les vivants, les morts seraient gagnés à cette vie.

Si vous évoquez vraiment un défunt, que vous n'ayiez pas

seulement une pensée pour lui, le défunt lui-même est présent en cet instant. Vous pouvez l'invoquer intérieurement, il devra venir, vous pouvez le retenir, il devra rester, concentrez bien vos sens et vos pensées sur lui. Pensez à lui avec amour ou haine, il le sentira. Si vous pensez à lui avec davantage d'amour et davantage de haine, il le sentira davantage. Jusqu'à maintenant vous vous souveniez des morts ; désormais vous savez comment vous en servir ; votre souvenir de lui vous permet de réjouir ou de hanter sciemment un défunt, de vous réconcilier ou vous disputer implacablement avec lui, et ce en toute connaissance de cause, aussi bien de son côté que du vôtre. Faites-le toujours dans les meilleures conditions ; et prenez bien garde à laisser derrière vous un souvenir qui vous soit utile plus tard.

Heureux celui qui a laissé derrière lui un trésor d'amour, de respect, de vénération et d'admiration à la mémoire des hommes. Ce qu'il a légué à la vie d'ici-bas, il le retrouve dans la mort avec la conscience globale de tout ce que ceux qu'il a laissés derrière lui pensent de lui ; ainsi ajoute-t-il au boisseau où, sa vie durant, il ne comptait que quelques grains. Cela compte parmi les trésors que nous devons rassembler pour le ciel.

Gare à qui prolonge malédictions et imprécations par un souvenir plein d'horreurs. Celles qui le poursuivaient ici-bas le rattrapent dans la mort ; cela compte pour l'enfer qui l'attend. Chacun des malheurs dont il sera poursuivi, est comme une flèche envoyée à retardement et qui l'atteindra en plein cœur.

La justice ne peut s'accomplir que de la totalité des résultats qui engendre le bien comme le mal. Certes les justes demeurés méconnus ici-bas devront en souffrir comme d'un mal dans l'au-delà, et les injustes profiteront en revanche d'une injuste gloire posthume comme d'un bien matériel ; conservez-donc ici-bas la réputation la plus pure et ne mettez pas votre lumière sous le boisseau. Mais la méconnaissance cesse même parmi les esprits de l'au-delà ; ce qui en bas fut mal pesé sera bien pesé en haut et prévaudra sur l'autre

plateau par une compensation. La justice céleste surpasse enfin toute injustice terrestre.

Tout ce qui permet de réveiller le souvenir des morts est un moyen de les appeler à nous.

Chaque fois que nous célébrons les morts, ils montent vers nous ; ils planent autour de chaque statue que nous leur érigeons ; ils écoutent chaque chant qui rappelle leurs hauts faits. Un germe de vie pour un nouvel art ! Comme il avait vieilli, comme il lui était pénible de représenter toujours les mêmes vieux spectacles aux mêmes vieux spectateurs ! Mais désormais, à côté du parterre où est assise la classe inférieure des vieux spectateurs, s'ouvrira un cercle de loges d'où il verra une société plus élevée abaisser le regard, et son suprême objectif sera de créer dorénavant non pas ce que ceux d'en bas, mais ce que ceux d'en haut veulent avoir ; et ceux d'en bas devront vouloir ce que veulent ceux d'en haut.

Les moqueurs se moquent et les Eglises se querellent. Il est un secret, contraire à la raison pour les uns, supérieur à elle pour les autres, les deux, parce que ni les uns ni les autres n'ont eu accès à un secret plus grand encore qui, s'il avait été révélé, aurait clairement et simplement montré en quoi échouèrent l'intelligence des moqueurs et l'entente des Eglises. Car il ne s'agit là que de l'exemple le plus évident d'une règle des plus universelles, alors qu'ils n'y voient qu'une exception à toute règle, ou au-dessus de toute règle.

Au cours de son repas commémoratif, ce n'est pas seulement son corps fait de farine et d'eau que le Christ donne à manger à ses fidèles ; réjouissez-vous de son corps en pensant à Lui, et Lui ne sera pas seulement par la pensée proche de vous, mais en vous ; plus vous pensez à Lui, et plus Il sera en vous ; plus forte est votre pensée, plus forte Sa puissance qui vous fortifiera ; mais si vous ne pensez pas à Lui, son corps restera à l'état de farine, d'eau et de vin ordinaire.

VI

Le désir profond que tout homme a de vouloir encore après la mort rencontrer ceux qui lui étaient chers ici-bas, de les fréquenter et de renouveler la relation d'autrefois, se verra exaucé bien plus parfaitement et au-delà de toute prévision et promesse.

Car ce n'est pas à une simple rencontre dans l'autre vie que sont promis ceux qui, dans cette vie, s'étaient rejoints par des affinités spirituelles ; car ces affinités leur permettront de se joindre jusqu'à ne plus faire qu'un, elles deviendront une composante commune de leur âme, qui leur appartiendra à tous deux avec la même conscience.

Car dès maintenant les morts et les vivants, comme du reste les vivants entre eux, sont unis par d'innombrables affinités, mais ce n'est qu'au moment où la mort aura défait le nœud que le corps serre autour de l'âme de chaque vivant, qu'au lien de la conscience viendra s'ajouter la conscience du lien.

Au moment de la mort, chacun reconnaîtra que ce que son esprit avait reçu des défunts, ou ce qu'il avait en commun avec eux, continue d'appartenir à ces esprits, de sorte qu'il n'entrera pas dans le troisième monde comme un hôte étranger mais bien comme quelqu'un d'attendu depuis longtemps, à qui tendront la main tous ceux avec lesquels il était lié ici-bas par la communion, par la connaissance, par l'amour, et ils l'attireront à eux comme une créature leur appartenant.

Nous parviendrons à une communion tout aussi intime avec ces grands morts qui ont traversé la deuxième phase de vie bien avant nous et à l'exemple, à l'enseignement desquels notre esprit s'est formé. Ainsi, qui ici-bas vivait entièrement en Christ sera là-bas entièrement en Christ. Mais son individualité ne se fondra pas pour autant dans l'individualité supérieure, au contraire elle y puisera de la force et fortifiera celle de l'autre. Car les esprits qui s'assemblent grâce à des moments analogues ajoutent la force des autres à la leur propre, en même temps qu'ils se définissent par la diversité liée à cet échange.

Ainsi certains esprits se renforceront mutuellement par de grandes parties de leur être, et d'autres ne seront que liés par des moments particuliers tributaires du hasard.

Mais tous ces liens fondés sur la communion d'un moment spirituel ne subsisteront pas ; seuls subsisteront ceux dont le moment appartiendra au domaine de la Vérité, de la Beauté ou de la Vertu.

Tout ce qui ne porte pas en soi l'harmonie éternelle et qui aura survécu à cette vie, se désintégrera enfin et provoquera un clivage des esprits qu'avait unis un lien répréhensible pendant un certain temps.

La plupart des moments spirituels qui se développent au cours de cette vie et que nous gardons avec nous jusque dans la suivante portent certes en eux un noyau de vérité, de bonté et de beauté ; mais ce noyau se trouve étouffé sous le trop lourd surcroît d'inessentiel, de fausseté, d'absurdité et de corruption. Les esprits reliés par de tels moments peuvent restés joints ou se séparer, selon qu'ils s'unissent en gardant leur meilleure part de bonté, cédant lors de leur séparation d'avec les mauvais esprits leur mauvaise part à ceux-ci, ou que l'un s'attribue le bon et l'autre le mauvais.

Mais une fois que les esprits se seront emparés ensemble d'une forme ou d'une idée de vrai, de beau ou de bon dans leur éternelle pureté, ils resteront unis à travers elle pour l'éternité et les posséderont de la même manière comme une part d'eux-mêmes dans une éternelle union.

Ainsi les esprits supérieurs saisissent ces idées éternelles, ils grandissent par elles jusqu'à devenir de grands organismes spirituels ; et comme toutes les idées individuelles prennent racine dans de mêmes idées plus générales, et celles-ci dans des idées plus générales encore, à la fin tous les esprits feront partie de l'Esprit suprême, de Dieu, comme l'un de ses membres.

Dans sa perfection, le monde des esprits ne sera pas une assemblée mais un arbre d'esprits, dont la racine se sera nourrie de la matière terrestre et dont le faite atteindra le ciel.

Seuls les plus grands et les plus nobles esprits, le Christ, les génies et les saints, sont en mesure de s'accroître dans ce qu'ils ont de meilleur, jusqu'à rejoindre directement le cœur de la grandeur divine ; les plus petits esprits et les esprits insignifiants s'attachent à cette grandeur comme des rameaux aux branches, et comme des branches au tronc, et ils communiquent ainsi indirectement avec ce qui est le plus haut du Très-Haut.

Ainsi les génies et les saints morts sont-ils les véritables *médiateurs* entre Dieu et les hommes ; ils partagent les idées de Dieu qu'ils transmettent aux hommes, en même temps qu'ils éprouvent les souffrances, les joies et les désirs des hommes, dont ils font part à Dieu.

Le culte des morts s'est donc dès l'origine des religions autant apparenté au culte idolâtre de la nature qu'il s'en est dissocié ; les peuples les plus barbares en ont gardé la plus grande part, la meilleure revenant aux peuples les plus cultivés ; où existe-t-il d'ailleurs aujourd'hui une religion qui n'en ait pas conservé un grand fragment pour en faire sa pièce maîtresse ?

Ainsi chaque ville devrait-elle pour ses plus grands défunts ériger un temple, adossé au temple de Dieu, ou aménagé à l'intérieur, où on laisserait le Christ habiter comme toujours le même lieu que Dieu.

VII

Présentement, en effet, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors (nous verrons) face à face. Présentement je connais d'une façon imparfaite, mais alors je connaîtrai tout comme j'ai été connu. I Cor, 13, 12 ().*

Ici-bas, l'homme mène en même temps une vie extérieure et une vie intérieure. La première est apparente et tangible pour tous par le regard, la parole et l'écrit, par des actions et des réalisations extérieures, la seconde ne se révèle qu'à l'individu en particulier, par des pensées et des sentiments intérieurs. Ce qui est apparent continue à l'être dans le monde extérieur et reste facile à suivre. Le cours de sa vie invisible demeure en revanche invisible, sans toutefois faire défaut. Au contraire, tout au long de la vie extérieure de l'homme se poursuit, comme au cœur de celle-ci, sa vie intérieure, qui ne cesse de façonner à travers l'homme d'ici-bas, le cœur de l'homme de l'au-delà.

En effet, durant la vie de l'homme, n'émane pas de lui uniquement ce qui apparaît visible et perceptible aux vivants. Aussi petit et subtil que soit le frémissent, la vibration qui entraîne un mouvement conscient de notre tête, le jeu intégral de ces mouvements conscients sera soutenu, quant à lui, par un jeu interne à notre tête; cette vibration ne pourra se résoudre que par des actions de son espèce et agissant continûment en nous et enfin au-delà de nous; mais

(*) Les citations de la I^{re} Epître aux Corinthiens (chap. II et exergue du chap. VII) sont tirées de : *Le Nouveau Testament*, Ed. Crampon, trad. Tricot, Desclée, 1952.

nous ne pouvons pas la suivre jusque dans la vie matérielle. Pas plus que le luth ne saurait garder son jeu pour lui-même, parce que le son porte, notre tête ne saurait le faire; seul le premier son émis leur appartient en propre.

Quel jeu de vagues de l'ordre supérieur, indescriptiblement compliqué et provenant du jeu de nos têtes peut bien planer sur le jeu inférieur et grossier que notre vue et notre ouïe perçoivent à l'extérieur? Il est comparable aux plus fins moutonnements à la crête des grandes vagues d'un étang ou à des motifs sans relief qui embellissent un tapis aux points grossiers et en rehaussent la valeur. Mais le physicien, lui, ne reconnaît et ne suit que le jeu externe des vagues de l'ordre inférieur et ne se soucie guère du jeu plus subtil qu'il ne reconnaît pas. — Et bien qu'il ne le reconnaisse pas, il en connaît le principe; doit-il alors en nier les conséquences? (3).

Cela épuise donc ce que les esprits nous ont légué de leur vie d'ici-bas, et qui est matériellement perceptible, sans remettre en cause leur complète existence; car, hormis les parts matérielles de leur être, il existe dans la nature quelque chose d'intérieur qui échappe à nos sens, tout en en constituant l'essentiel. Dans le cas donc où même un homme aurait passé sa vie et l'aurait achevée sur une île déserte sans être intervenu dans la vie d'un autre homme, fort comme son être spirituel, il persisterait dans l'attente d'une future évolution qu'ici-bas il ne put trouver dans les relations avec autrui.

D'autre part, un enfant qui n'aurait vécu ne fût-ce que l'espace d'un instant, ne pourrait plus mourir de toute éternité. L'infime moment de vie consciente décrit déjà un

(3) Que l'on réduise les mouvements nerveux à des processus chimiques ou électriques, on devra toujours les considérer — si on ne devait d'ailleurs pas en voir la cause dans les oscillations des plus infimes particules — essentiellement comme produits ou conduits par de tels processus, pour autant que l'impondérable jouerait un rôle plus important que le pondérable. Cependant les oscillations peuvent ne se résoudre qu'en apparence, soit en se propageant, soit — même si elles s'éteignent par moments par le passage de leur force vive en ce que l'on nomme élasticité —, d'après la loi de conservation de la force, en attendant cependant une nouvelle stimulation sous quelque forme que ce soit.

cercle d'influence, comme d'ailleurs la note la plus brève qui semble s'être momentanément éteinte, en appelle cependant une autre qui porte le son dans l'Infini, au-delà de ceux qui se tiennent tout près et écoutent; car en lui-même aucun effet ne cesse, et chacun en crée de nouveaux de même espèce, pour toute éternité. Ainsi, comme l'esprit de l'homme demeuré solitaire, l'esprit de l'enfant se développera-t-il, à partir de ces débuts conscients; autrement néanmoins que s'il s'était agi d'une création déjà avancée.

De même que l'homme ne s'aperçoit vraiment que dans la mort de ses créations spirituelles en autrui, de même n'est-ce que dans la mort qu'il parviendra à faire plein usage, en toute conscience, de ce qu'il a mûri en lui-même. Puissent subsister éternellement les trésors spirituels amassés au cours de sa vie, ce qui satisfait sa mémoire, ce qui atteint sa sensibilité, ce que sa raison et son imagination ont créé! Mais ici-bas, la cohérence de tout cela ne se distingue pas; la pensée seule franchit cette zone d'ombre, foyer lumineux qui éclaire ce qui repose sur la fine ligne de son être, le reste demeure dans l'obscurité. En ce bas-monde, jamais l'esprit ne remarquera d'un coup toute sa richesse intérieure; seul un certain moment de son esprit, lorsqu'il en amène un autre à s'y associer, peut émerger brièvement de l'obscurité, mais il y replonge sans tarder.

Ainsi l'homme est-il étranger dans son propre esprit et s'y perd-il, livré au hasard, ou cherchant avec peine son chemin au fil de la déduction; il en oublie souvent ses plus beaux trésors qui ont sombré dans l'obscurité, à l'écart de la piste lumineuse que trace la pensée, laissant à couvert la vaste contrée de l'esprit.

Mais au moment de la mort, quand une nuit éternelle recouvre l'œil de son corps, dans son esprit se fera le jour. Alors le centre de l'homme intérieur deviendra un soleil flamboyant qui pénétrera de lumière tout ce qu'il y a de spirituel en lui et l'illuminera comme un œil intérieur d'une céleste clarté. Il retrouve là-bas tout ce qu'il oublie ici et qui devait le précéder dans l'au-delà; c'est pourquoi il l'oublia;

il le retrouve maintenant réuni. Désormais, dans cette nouvelle clarté universelle, il ne devra plus recueillir malaisément ce qu'il veut rassembler, ni morceler en autant de qualités ce qu'il veut séparer; au contraire, en *un* instant, il pourra percevoir simultanément tout ce qui est en lui, sous tous les rapports: identité et contradiction, union et division, harmonie et discorde, non seulement dans *une seule* direction de pensée mais dans toutes les directions à la fois (4). A quelque altitude que soient le vol et l'œil de l'oiseau planant au-dessus de la chenille qui rampe en aveugle avec lenteur, et ne discerne rien, excepté ce qu'elle effleure dans sa progression indolente, ces modes de connaissance supérieurs planeront au-dessus des nôtres. Ainsi dans la mort, avec le corps de l'homme, disparaîtront aussi son sens, sa raison, oui, tout l'édifice de son esprit, calculé d'après cette finitude, car les contours en sont devenus trop étroits pour son être, car les membres ne lui servent plus de rien dans un ordre des choses où il pourra soudain embrasser, regarder et savourer d'un coup tout ce dont ils devaient auparavant le pourvoir et l'enrichir un à un, péniblement et dans l'imperfection. L'identité de l'homme n'en persistera pas moins intacte dans son épanouissement et sa croissance, dans cet anéantissement de ses formes temporelles; et une fois cette activité inférieure résolue, une vie supérieure la remplacera. Toute l'agitation des pensées cessera, puisqu'il ne sera plus utile qu'elles se cherchent pour se trouver, ni qu'elles se rencontrent pour connaître la nature de leur lien. En revanche, commencera désormais une vie d'échanges supérieure entre les esprits; de même que les pensées se côtoient dans notre esprit, elles communiqueront entre elles dans l'esprit supérieur que nous appelons Dieu, ou dont nous appelons Dieu le centre vers

(4) Déjà, lorsqu'on frôle la mort ici-bas (pendant l'anesthésie, au moment où l'on manque se noyer, ou dans le demi-sommeil), on parvient à proximité de cette clarté qui pénètre de lumière d'un seul coup l'intérieur de l'esprit; des exemples s'en trouvent dans le *Zend-Avesta* III, p. 27 et (pour les cas de noyade imminente par ex.) dans la « Rev. Centrale des Sciences Nat. et d'Anthro. de Fechner », 1853, p. 43 et 623.

lequel tout converge; même le jeu de l'esprit n'est autre qu'une voie de cette communication. Alors plus ne sera besoin du langage pour se comprendre mutuellement, de l'œil pour reconnaître l'autre; car, de même qu'en nous la pensée comprend la pensée et l'influence sans le truchement de l'oreille, de la bouche ou de la main, de même que cette pensée se relie à l'autre ou s'en sépare sans lien extérieur et sans cloison, de même la vie d'échanges entre esprits sera-t-elle aussi intime, secrète et immédiate. Et ils n'auront plus rien à se dissimuler. Alors toutes les pensées coupables qui intriguaient dans l'ombre de l'esprit et tout ce que l'homme voulait cacher en son for intérieur à ses semblables sera dévoilé aux esprits plutôt mille fois qu'une. Et seul l'esprit qui ici-bas fut entièrement pur et authentique pourra comparaître sans honte devant les autres dans l'au-delà; et qui fut méconnu sur cette terre sera reconnu là-bas.

En faisant son examen de conscience, l'esprit s'apercevra de ses lacunes, et de ce que cette vie terrestre lui a laissé d'encore inachevé, désordonné et discordant; mais, bien plus que de reconnaître ces imperfections, il les éprouvera avec la même intensité physique que nous éprouvons nos carences corporelles. Mais, de même qu'en nous la pensée débarrasse la pensée de ce qu'elle a d'impur et de faux, de même que les pensées, par leurs moments communs, s'unissent en pensées supérieures, et que chacune bénéficie de ce qui manque à l'autre, de même les esprits, par leurs rapports mutuels, parviendront à progresser vers la perfection.

VIII

Pendant sa vie, la communication que l'homme entretient avec la nature n'est pas seulement spirituelle mais aussi matérielle. Chaleur, air, eau et terre le pénètrent de toutes parts et s'en échappent de tous côtés, modèlent et transforment son corps; mais dès que ces éléments qui, hors de l'homme, se côtoient sans se rejoindre, se rencontrent et se croisent en lui, ils nouent un lien, qui sépare en l'homme la perception qu'il a de son corps de celle qu'il a du monde extérieur, et par là de tout ce qui lui est encore plus intérieur que cette perception. Seules les fenêtres qu'ouvrent les sens lui permettront encore de voir et de sentir le monde extérieur de sa coquille corporelle et d'y puiser quelque chose comme avec de petits seaux.

Mais à la mort de l'homme, ce lien se décomposera en même temps que son corps, et l'esprit, désormais délié, s'épanchera librement par toute la nature. Il ne percevra plus seulement les ondes lumineuses et sonores telles qu'elles parvenaient à ses yeux et à ses oreilles, mais telles qu'elles se propagent dans la mer d'éther et d'air; plus que de sentir son corps baigné dans le souffle du vent et les flots de la mer qui l'enveloppent, il le sentira frémir au sein même de l'air et de la mer; en se promenant, il ne contempera plus forêts et prairies de l'extérieur, mais forêts et prairies seront la sensibilité même du promeneur.

Passer au stade supérieur ne signifiera donc pas pour lui la perte des instruments, dont il pourrait déplorer l'usage restreint, dans une existence où il portera et ressentira parfaitement et directement en lui tout ce que, au stade inférieur, ces lourds truchements ne lui faisaient parvenir que par bribes superficielles. A quoi bon emporter avec soi yeux et oreilles dans la prochaine vie pour puiser lumière et son hors du puits de la nature vivante, puisque les ondes de notre vie future nous mèneront à ne faire qu'un avec les ondes lumineuses et sonores. A plus forte raison !

L'œil de l'homme n'est qu'une minuscule tache semblable au soleil sur terre, et le ciel ne lui envoie rien d'autre que des petits points lumineux. Le désir de l'homme de connaître davantage le ciel ne sera pas satisfait ici-bas. Il invente le télescope qui lui permet d'accroître la surface et la portée de son œil ; en vain, car les étoiles demeurent de petits points.

Pendant il compte bien obtenir dans l'au-delà ce que lui refuse ce bas-monde, et il espère que son arrivée au ciel lui permettra de satisfaire sa soif de connaissance et de voir clairement tout ce qui se dérobaît à sa vue terrestre.

Il a raison ; mais, même s'il lui pousse des ailes, il n'arrivera pas au ciel en volant de constellation en constellation, ou bien en traversant le ciel visible pour atteindre un ciel invisible ; où trouverait-il dans la nature des choses les ailes à cet effet ? Des naissances répétées le portant de constellation en constellation ne l'aideront pas à connaître tout le ciel ; les cigognes ne sont pas faites pour porter les enfants d'étoile en étoile ; — même si son œil devenait un gigantesque télescope, il n'atteindrait pas pour autant la perception des gigantesques espaces célestes ; le principe de la vision terrestre n'y suffira plus ; — mais, devenue partie consciente du grand Être céleste qui l'accueille, il participera consciemment à l'échange de lumière entre cet Être et les autres êtres célestes. Une vision neuve ! Pas pour nous en ce bas-monde, car notre vision ici-bas ne vaut rien pour le ciel. Dans le ciel, la terre même plane comme un œil immense, complètement plongée dans l'océan lumineux des constellations ; elle s'y

roule jusqu'à recevoir de tous côtés le déferlement de leurs vagues, qui se mélangent des millions et des millions de fois sans confusion. Grâce à cet œil, un jour l'homme apprendra à voir le ciel, puisque le déferlement de sa vie future, qui lui permet de la traverser, rencontrera le déferlement externe de l'éther qui entoure sa vie, et traversera petit à petit les cieus vers lui.

Apprendre à voir ! Combien l'homme devra encore apprendre après la mort. En effet, qu'il ne s'imagine pas maîtriser, dès son arrivée, la clarté céleste dont l'au-delà lui offre la ressource. Ici-bas, même l'enfant doit commencer par apprendre à voir et à entendre ; car ce qu'il voit et entend au commencement n'est qu'une forme indéfinie, un bruit dépourvu de sens ; ce n'est même de prime abord qu'aveuglement, assourdissement et désordre ; l'au-delà ne peut guère offrir autre chose dans les premiers temps, aux nouveaux sens du nouvel enfant. Si l'homme voit tout ce qu'il apporte de ce monde-ci, l'ensemble de tout ce qu'il a souvenir d'avoir fait, pensé, été ici-bas, s'il voit tout cela soudain illuminé en lui à son passage, il n'en demeure pas moins dans un premier temps tel qu'il fut. Et que personne ne s'imagine que la splendeur de l'au-delà avantage le sot, le paresseux, le mauvais homme, autrement qu'en le laissant éprouver la dissonance de son être au milieu de cette splendeur, le contraignant ainsi à convertir enfin son être. Déjà dans cette vie-ci, l'homme est pourvu d'un œil capable de contempler toute la somptuosité du ciel et de la terre, d'une oreille capable d'écouter la musique et la parole de l'homme, d'une raison capable de saisir le sens de tout cela ; qu'y gagnent le sot, le paresseux, le mauvais homme ?

Tout comme le meilleur et le plus important de l'ici-bas, le meilleur et le plus important de l'au-delà est réservé aux meilleurs et aux plus importants des hommes qui, seuls, sont à même de le comprendre, de le vouloir et de le créer.

Mieux vaut donc que soit réservée à l'homme supérieur de l'au-delà la compréhension de la communication consciente avec l'être qui l'accueille, avec les autres êtres célestes, et

mieux vaut qu'il se fasse lui-même l'instrument de cette communication.

La terre entière, décrivant peu à peu des cercles toujours plus petits, ne réintégrera-t-elle pas après des millions d'années le sein du soleil dont un jour elle s'échappa, et ne commencera-t-elle pas alors une vie de soleil pour toutes les créatures terrestres, qui sait ? A quoi d'ailleurs nous servirait de le savoir dès maintenant ?

IX

Les esprits de la troisième phase résideront dans la nature terrestre, à laquelle même l'humanité appartient, comme en un corps commun, et ils éprouveront tous les processus de la nature de la même manière que nous éprouvons actuellement ceux de notre corps. Leur corps accueillera en lui les corps de la deuxième phase de vie comme une mère commune, tout comme les corps de la deuxième phase accueilleront en eux ceux de la première.

Mais, du corps commun à tous, l'esprit de la troisième phase ne retient à titre personnel que la part qu'il a développée et façonnée dans le royaume terrestre. Ce qui de par le monde s'est transformé sous l'influence d'un être humain, comme si l'esprit n'avait pas été présent, constitue son être ultérieur, nourri à la racine commune de tout être vivant.

Il s'agit en partie d'organisations et de réalisations stables, en partie d'actions continues, aux effets circulaires ou rétroactifs ; du reste, le corps actuel se compose aussi d'éléments stables et d'éléments changeants, prenant appui sur ce qui est stable.

Mais tous les cercles d'existence, qui recèlent la vie des esprits de l'au-delà, s'entremêlent ; et vous vous demandez comment autant de cercles peuvent se croiser sans s'altérer, s'égarer ou s'embrouiller.

Demandez-vous d'abord comment peuvent se croiser d'innombrables vagues concentriques sur le même étang, d'innombrables ondes sonores dans le même air, d'innombrables ondes lumineuses dans le même éther, d'innombrables flots de souvenirs dans la même tête, comment enfin peuvent déjà ici-bas se croiser les innombrables cercles vitaux des hommes, qui portent leur au-delà, sans s'altérer, s'égarer ou s'embrouiller. C'est précisément par de tels croisements que peut s'accomplir une forme supérieure de vie et de tissage, pour les vagues, les souvenirs, les vivants d'ici-bas et enfin les vivants de l'au-delà.

Mais qu'est-ce qui distingue entre eux les cercles de conscience qui se croisent ?

Rien ne les distingue par les quelconques particularités qui les font se croiser ; ils ont en commun tout ce qui est particulier ; mais chacun entretient des particularités différentes de l'autre ; ils s'en trouvent distingués dans le Tout, et différenciés par les particularités supérieures. Vous vous demandez encore ce qui différencie ou distingue les vagues concentriques qui se croisent ; rien en particulier ; et pourtant vous-même les différenciez aisément de l'extérieur dans le Tout ; plus aisément encore se différencieront intérieurement des cercles qui ont intimement conscience d'eux-mêmes.

Vous avez peut-être déjà reçu une lettre venue d'une contrée lointaine, couverte d'écritures croisées en long et en large. Qu'est-ce qui vous permet de différencier les deux écritures ? Uniquement la cohérence de chacune d'elles. Ainsi se croisent les Ecritures de la pensée dont est couverte la page du monde ; chacune s'offre à une lecture personnelle comme si toute la place lui était réservée, et s'offre en même temps à la lecture croisée des autres Ecritures. Certes ce ne sont pas seulement deux, mais d'innombrables Ecritures qui se croisent de par le monde ; et la lettre représente une bien faible image du monde.

Mais comment la conscience peut-elle rester homogène face à un tel rayonnement de sa base, comment peut-elle

encore exister au regard de la loi du seuil de la conscience (5) ?

Demandez-vous donc plutôt comment la conscience peut rester homogène dans un corps à peine déployé dont le maintien constitue la seule extension. Votre corps, votre cerveau ne sont-ils donc qu'un point ? Ou bien comportent-ils un centre où siègerait l'âme ? Non (6). De même qu'il est dans la nature de l'âme d'assurer la petite cohérence de votre corps, de même il lui appartiendra à l'avenir, d'assurer la cohérence supérieure du corps supérieur. L'esprit de Dieu assure même la totale cohérence du monde ; — ou bien voulez-vous réduire aussi Dieu à un point ? — Dans l'au-delà, vous participez plus encore de son Omnipotence.

Si en revanche votre souci est que l'onde de votre vie future ne se propage pas jusqu'au seuil qu'elle franchit ici-bas, n'oubliez pas pour autant qu'elle ne se répand pas dans un monde désert, car elle s'abîmerait sans recours, mais dans un monde qui s'étaye, éternelle fondation de Dieu, de la nôtre propre également ; car la créature ne peut construire sa vie que sur la fondation de la Vie divine (7).

(5) Cette loi fondée sur l'expérience, qui régit le rapport entre le corps et l'âme, consiste en ceci que la conscience disparaît partout quand l'activité corporelle dont elle dépend tombe sous un certain degré de force, que l'on appelle seuil. Dans la mesure où elle s'étend, elle peut aussi plus facilement tomber en-deçà par l'affaiblissement qui se fait alors sentir. La conscience entière a un seuil qui forme la frontière entre sommeil et veille de l'homme entier, de même que tout ce qui est particulier dans la conscience, qui détermine pendant la veille telle chose et telle autre dans la conscience qui surgit ou au contraire disparaît, selon que l'activité particulière dont elle dépend parvient au-delà ou en deçà du seuil spécial ; voir *Eléments de psychophysique*, chap. x.

(6) Pour plus de détails, voir *Eléments de psychophysique*, chap. xxxvii, et *Doctrine sur les Atomes*, chap. xxvi.

(7) Afin de ne pas laisser planer une apparente contradiction entre l'observation faite ci-dessus et la doctrine psychophysique du seuil de mélange (le discours le plus élaboré sur ce sujet se trouve dans les *Etudes philosophiques* de Wundt, IV, p. 204 et 211) je remarquerai ceci : si l'onde de vie psychophysique de l'homme, pour continuer à s'exprimer de la sorte, qui offre des composantes très diverses, se propageait dans un monde ne comprenant que des composantes différentes, l'on devrait alors naturellement supposer que par son expansion, elle tomberait sous le seuil de mélange dont il est question ici. Mais comme la mer d'ondes psychophy-

S'il se pose sur le dos d'un aigle, le roitelet peut aisément survoler le sommet d'une montagne, car ses faibles forces n'y suffiraient pas et, de là, quittant le dos de l'aigle, il peut enfin accomplir lui-même une petite partie du survol complet du sommet. Mais le grand aigle aussi bien que le tout petit oiseau sont des créatures de Dieu.

Comment donc l'homme peut-il, après la mort du corps, se priver d'un cerveau conçu avec autant d'art, qui régissait tous les mouvements de son esprit et qui, parachevé de ces mouvements mêmes, les régissait avec toujours plus de force et de plénitude ? Le cerveau fut-il conçu en vain ?

Demandez à la plante comment elle peut se passer de la graine, qu'elle fait éclore pour croître à la lumière, alors que cette graine, conçue avec autant d'art, continue de s'édifier en elle-même par la croissance du germe intérieur. Cette graine fut-elle conçue en vain ?

Mais où donc pourrait se trouver dehors un édifice aussi ingénieux que votre cerveau, susceptible de le remplacer dans l'au-delà, et où pourrait d'ailleurs se trouver un édifice qui le surpasserait ? Pourtant, l'au-delà doit surpasser l'ici-bas.

Mais votre corps dans son ensemble, n'est-il pas une construction bien plus grande et plus élaborée que l'œil, l'oreille, le cerveau, et ne surpasse-t-il pas chacune de ces parties ? Combien, et ce bien plus qu'on ne saurait le dire, l'univers surpasse-t-il tout cela — dont l'humanité avec l'Etat, la Science, l'Art, l'Echange n'est qu'une partie ; et votre petit cerveau, une parcelle de cette partie. Si vous voulez vous élever à une vue plus haute, ne considérez donc pas notre planète comme une simple boule de terre sèche, d'eau et

sique du monde comprend parmi ses autres composantes également des composantes comparables à l'onde de vie de l'homme, d'une hauteur et d'une intensité les plus diverses, donc telles qu'elles sont déjà au-delà du seuil de mélange ou proches de lui, et telles qu'elles ne peuvent que se trouver renforcées par l'apport de semblables composantes, le résultat de l'observation précédente ne peut être établi qu'avec davantage de solidité. (Note de la 3^e édition.)

d'air ; elle est une création homogène bien plus grande, plus élaborée que vous, une création céleste ; et sa partie supérieure contient une vie et un tissage bien plus merveilleux que vous n'en portez dans votre petit cerveau, qui ne vous permet pas plus que prendre une part insignifiante à sa vie. Ainsi est-ce en vain que vous rêverez d'une vie après vous, si vous ne savez pas reconnaître la vie *autour* de vous.

Que perçoit l'anatomiste quand il explore le cerveau de l'homme ? Un enchevêtrement de fibres blanches dont il ne peut démêler le sens. Et que perçoit le cerveau en lui-même ? Un monde de lumière, de sons, d'idées, de souvenirs, d'images, de sensations d'amour et de haine. Pensez donc au rapport entre ce que vous percevez dans l'univers lorsque vous vous posez extérieurement face à lui, et ce que l'univers perçoit en lui-même ; et n'exigez pas que tous deux, l'extérieur et l'intérieur, soient dans l'ensemble de l'univers semblables l'un à l'autre davantage qu'en vous-même, qui n'êtes qu'une partie de cet univers. Et c'est bien parce que vous n'en êtes qu'une partie que vous pouvez percevoir en vous-même également une partie de ce qu'il perçoit en lui.

Finalement, demandez-vous donc ce qui permet à votre corps ultérieur — que nous appelons ainsi — de s'éveiller seulement dans l'au-delà, alors que nous l'avons dès ici-bas chassé dans le royaume terrestre, et qu'il est déjà maintenant le prolongement de notre corps limité ?

Que notre corps limité s'endorme, cela même disparaît. Ce n'est rien d'autre qu'une application de cette même règle universelle qui régit tout ce bas-monde, preuve qu'elle peut régner encore bien au-delà. Vous qui doutez, vous ne voulez juger que d'après ce bas-monde, jugez donc.

La force vive de la conscience ne se recrée jamais vraiment de neuf, jamais elle ne s'éteint ; au contraire, à l'instar de la force du corps sur laquelle elle s'appuie, elle peut ne modifier que sa place, sa forme, sa manière de se propager dans l'espace et le temps, elle peut simplement décliner ici et maintenant pour croître demain et ailleurs, ou encore, ici et

maintenant croître pour décliner demain ou ailleurs (8). Pour que l'œil veille, pour que vous ayez le regard conscient, il faut que vous mettiez votre oreille en sommeil ; pour que s'éveille le monde intérieur de la pensée, il faut laisser les sens extérieurs en sommeil ; une douleur au moindre endroit peut complètement épuiser la conscience de votre âme. Plus la lumière de l'attention est diffuse, plus faible sera la clarté de chaque détail ; plus la lumière se concentre sur un seul point, plus les autres disparaissent dans l'obscurité.

S'intéresser à quelque chose, signifie s'abstraire du reste. Votre éveil d'aujourd'hui, vous le devez à votre sommeil d'hier ; plus profondément vous vous endormez aujourd'hui, plus allègrement vous vous éveillerez demain, plus votre veille fut allègre, plus votre sommeil sera profond.

Mais, tout au fond de lui-même, l'homme ne dort jamais ici-bas que d'un demi-sommeil, qui permet à l'homme *ancien* de s'éveiller à nouveau, car l'ancien demeure présent ; ce n'est que dans la mort que l'homme dort d'un plein sommeil, qui permet à un nouvel homme de s'éveiller, car l'ancien n'est plus présent ; mais l'ancienne règle demeure, qui exige une nouvelle conscience à la place de l'ancienne, ainsi qu'un nouveau corps pour prolonger l'ancien ; ainsi une nouvelle conscience sera présente pour remplacer et prolonger l'ancienne.

Prolonger l'ancienne ! Car ce qui permet au corps du vieillard d'accueillir le prolongement de la conscience qu'accueillait le corps de l'enfant dont il ne possède plus un seul atome, permettra au corps de l'au-delà d'accueillir la conscience qu'accueillait le corps du vieillard, dont il ne

(8) Etant donné le rapport de base qui existe entre le spirituel et le corporel, cette loi est indiscutablement en rapport avec la loi de conservation de la force dans le domaine du corps, sans que ce rapport soit clair, ni même que la loi de conservation de la force de conscience puisse être dérivée psychophysiquement de la loi de conservation de la force corporelle, tant que le fondement de l'activité psychophysique lui-même n'est pas clair. La loi doit donc être établie à partir de faits tels qu'ils sont cités ci-dessus ; et elle mérite d'être exposée sans avoir *exactement* été démontrée en toute généralité, elle est vraisemblable puisqu'elle permet des aperçus tels que ceux dont il est question ici.

possède plus un seul atome. Voilà pourquoi chaque corps subséquent conserve en lui les effets du corps qui accueillait la conscience précédente, et s'en trouve modelé. Cela est *un* principe qui permet à la vie d'ici-bas de se poursuivre, de ce jour au lendemain, de l'ici-bas à l'au-delà. Peut-il y avoir d'autre principe qu'éternel de l'éternelle perpétuation de l'homme ?

Ainsi ne demandez donc pas : à quel titre les actions que vous avez exercées ici-bas dans le monde extérieur et qui vous ont dépassé, devraient-elles vous appartenir davantage que n'importe quelles autres qui vous ont également dépassé ? C'est à ce titre que ces actions-là proviennent, bien plus que celles-ci, du monde extérieur. Chaque cause reste maîtresse de ses effets, et ce pour toute éternité. Mais en vérité, vos effets ne vous avaient jamais dépassé ; ils contribuaient déjà à la prolongation inconsciente de votre être, celle qui attendait l'éveil à une nouvelle conscience.

Pas plus qu'un homme ne peut mourir, qui un jour vécut, pas plus il ne pourrait s'éveiller à la vie s'il n'avait auparavant vécu ; à ceci près qu'il n'avait auparavant pas vécu pour lui. La conscience avec laquelle l'enfant s'éveille lors de sa naissance, n'est qu'une partie de la conscience divine universelle, présente de toute éternité, qui s'est concentrée dans la nouvelle âme pour elle-même. Nous ne pouvons pas plus suivre la force vive de la conscience dans tous ses chemins et changements, que nous ne le pouvons de la force vive du corps.

Mais si votre souci est que la conscience humaine, née de la conscience universelle, puisse se fondre à nouveau en elle, alors méditez plutôt l'exemple de l'arbre. Il fallut de nombreuses années avant que ne jaillissent du tronc les branches ; une fois sorties, elles ne reviennent plus en lui. Comment l'arbre pourrait-il croître et se développer si cela survenait ? L'arbre de vie de l'univers veut, lui aussi, croître et se développer.

Car en fin de compte, c'est en cela que réside le grand art de la conclusion, de l'ici-bas à l'au-delà ; il ne s'agit pas de

conclure de raisons que nous ignorons, ni d'hypothèses que nous pouvons formuler, mais bien de faits que nous connaissons à des faits plus grands et plus élaborés de l'au-delà ; il s'agit ainsi d'affermir et d'étayer les fondements de la foi, pratiquement exigée et tributaire de points de vue plus élevés, et de la mettre en vivante relation avec la vie. Oui, si la foi ne nous servait de rien, pourquoi l'étayer ; et pourtant, comment nous en servir sans étai ?

X

L'âme de l'homme est diffuse dans tout son corps, qui se décompose à l'instant même où elle se retire de lui ; en revanche, la lumière de sa conscience se projette tantôt ici, tantôt là (9). Nous ne pouvions que suivre sa migration à l'intérieur du corps étroit, lorsqu'elle en éclairait tour à tour l'œil, l'oreille, le sens interne ou le sens externe, jusqu'au moment de la mort où elle quitte le corps pour voyager ailleurs, à la manière d'un homme dont fut détruite la petite maison qu'il avait longtemps parcourue, et qui s'en éloigne définitivement pour commencer une nouvelle migration. La mort n'établit aucune distinction entre les deux vies, si ce n'est quand elle troque le théâtre restreint de la migration pour un théâtre plus vaste. Et la lumière de la conscience ne sera pas plus dans la vie future que dans cette vie-ci omniprésente, quand elle peut éclairer et se diffuser de place en place. Le théâtre de la migration est ineffablement plus vaste, les possibilités d'extension plus larges, les chemins plus dégagés et les points de vue plus élevés, tout en embrassant tous les points de vue inférieurs de l'ici-bas.

(9) En termes scientifiques, on pourra dire : la conscience est en tous lieux aiguë et présente quand et où l'activité corporelle, dite psychophysique, qui sous-tend l'activité spirituelle, dépasse ce degré de la force que l'on appelle *seuil*. En conséquence, la conscience peut être localisée dans le temps et l'espace. La crête d'onde de notre activité psychophysique fluctue pour ainsi dire d'un endroit à l'autre, ce qui permet à la lumière de la conscience de changer de place, à ceci près que, durant la vie terrestre, les fluctuations ne peuvent avoir lieu qu'à l'intérieur de notre corps, et même dans une partie restreinte de ce corps ; et dans le sommeil, la crête tombe tout à fait sous le seuil, au-dessus duquel elle remonte à l'état de veille. Cf. *Eléments de psychophysique*, II, chap. XL et XLI.

Mais, dès notre vie présente, nous voyons déjà quelquefois, bien qu'en de rares occasions, la lumière de la conscience quitter le corps étroit pour émigrer dans le corps plus large, puis revenir, se faisant l'écho d'événements qui ont lieu en terre lointaine ou, prenant racine en elle, se développent en des temps éloignés de nous; car la longitude de l'avenir repose sur la latitude du présent. Soudain, la porte d'ordinaire obstinément close entre l'ici-bas et l'au-delà, livre un passage qui se referme aussitôt; cette porte s'ouvrira complètement dans la mort, car elle ne doit s'ouvrir qu'à ce moment-là, et ce sera pour ne plus jamais se refermer. Et il ne sert à rien de n'utiliser avant l'heure ce passage que pour regarder. Cependant, l'exception à la règle de l'ici-bas n'est que l'exemple d'une règle de vie plus générale, qui inclut en elle à la fois l'ici-bas et l'au-delà.

Il se peut que le corps plus étroit s'endorme assez profondément d'un côté, pour s'éveiller de l'autre côté dans une posture inhabituelle, hors de ses limites, et pourtant pas si profondément qu'il ne puisse plus jamais s'éveiller. Ou bien, dans le corps plus large un point se trouve excité à un degré tellement inhabituel qu'il provoque dans le corps plus étroit une réaction au-delà du seuil, produite à une distance qui resterait par ailleurs infranchissable. C'est là que prennent place les phénomènes de clairvoyance, les pressentiments, les rêves prémonitoires; pures fables si l'on considère que le corps et la vie de l'au-delà sont des fables; sinon, signe du premier et présage de l'autre; mais ce qui se signale est déjà là et ce qui se présage viendra.

Ce ne sont cependant pas des signes de la vie saine menée ici-bas. L'ici-bas n'a qu'à concevoir le corps de l'au-delà uniquement pour l'au-delà, et non pas pour voir et entendre dès maintenant avec les yeux et les oreilles conçus pour l'au-delà. Un bouton de fleur que l'on force à s'ouvrir avant terme ne s'épanouit pas. Et même si l'on peut *renforcer* sa foi en l'au-delà en ajoutant foi aux traces qu'il laisse de son rayonnement ici-bas, on ne doit pas la *fonder* sur ces traces. Une foi saine se fonde sur des raisons et se délimite par des

considérations supérieures de vie saine, en ce qu'elle relève de son propre état de santé et des limites de ses considérations les plus hautes.

Vous aviez jusqu'alors pensé que la forme évanescence prise par un défunt pour paraître à votre souvenir n'était que votre lumière intérieure. Vous vous trompez. Le défunt aussi a un corps, et c'est d'un pas décidé qu'il se présente, non seulement à vous, mais encore en vous. L'ancienne forme est encore le vêtement de son âme; mais il n'est plus alourdi par son précédent corps charnel, avec lequel il cheminait lentement, il est désormais transparent, léger, dépouillé du poids terrestre, présent ici et là au même instant, et il répond à l'appel de quiconque évoque le défunt ou bien se présente de lui-même à vous, et c'est à vous qu'il revient alors de penser au défunt. En fait, on s'est tellement imaginé depuis toujours que les âmes de l'autre monde apparaissent de manière si légère, si incorporelle, si indépendante des limites spatiales, qu'on a fini par rejoindre le vrai, sans pour autant le vouloir.

Vous avez sans doute entendu parler des apparitions des esprits. Pour les médecins, il s'agit d'illusions, d'hallucinations. C'est également ainsi que l'entendent les vivants, et pourtant il s'agit bien de véritables apparitions de défunts, de ceux que nous nommons de la sorte. Car, si les plus faibles formes de souvenirs sont déjà des apparitions en nous, comment pourrait-il être question que n'en soient pas les apparitions correspondantes, beaucoup plus intenses. Pourquoi donc se quereller pour savoir si elles sont ceci ou cela, puisqu'elles sont ceci et cela tout à la fois? Et pourquoi devriez-vous redouter à l'avenir les apparitions des esprits, si vous ne redoutez pas les formes de souvenirs en vous qui en sont déjà?

Cette crainte n'est pourtant pas dénuée de fondement. Contrairement aux figures que vous-même avez invoquées ou qui pénètrent d'elles-mêmes doucement et pacifiquement la texture de votre vie intérieure, contribuant au développement de sa trame, les esprits se montrent à vous sans avoir été appelés, leurs apparitions vous surprennent avec une

force irréprouvable, elles semblent être devant vous mais en réalité elles sont en vous, effilant plutôt que tramant le tissu de votre vie intérieure. Créature malade appartenant autant à l'ici-bas qu'à l'au-delà. Ce n'est pas ainsi que les vivants doivent fréquenter les morts. Un vivant qui perçoit les morts d'une manière presque aussi nette et objective que se perçoivent les morts entre eux, est lui-même à demi mort; ainsi s'explique l'horreur des vivants face aux morts qui apparaissent de la sorte; et cela signifie en même temps pour les morts une semi-déchéance du royaume au-dessus de la mort, dans le royaume sous la mort; de là vient la légende — et n'est-ce pas plus qu'une légende? — selon laquelle rôdent encore les esprits qui ne sont pas complètement délivrés, ceux qu'une lourde chaîne retient encore à l'ici-bas. Pour mettre en fuite l'infortuné, appelez à l'aide un esprit meilleur et plus fort; le meilleur et le plus fort d'entre eux est cependant l'Esprit de tous les esprits. Si vous êtes sous sa protection, que pourrait-on contre vous! Là encore se vérifie la légende qui veut qu'à l'invocation de Dieu n'importe quel mauvais esprit s'efface.

Entre-temps, sur ce terrain de la maladie mentale, la foi elle-même risque d'être contaminée par la superstition. Le plus simple pour se protéger de la venue des fantômes est encore de ne pas croire à leur venue; car, croire qu'ils viennent, signifie déjà faire la moitié du chemin à leur rencontre.

Je me demandai comment ils apparaissent les uns aux autres. Car la même apparition, qui s'inscrit contre l'ordre de l'ici-bas, ne fait qu'anticiper l'ordre de l'au-delà. Lumineux, clairs, entiers et objectifs, les habitants de l'au-delà apparaîtront les uns aux autres sous une forme dont nous ne gardons en mémoire qu'un faible écho, qu'une ébauche naissante, car ils se pénètrent l'un l'autre de tout leur être, alors qu'une infime partie d'eux pénètre en chacun de nous par le souvenir que nous avons d'eux. Mais, pour obtenir ce souvenir, il faudra aussi bien dans l'au-delà qu'ici-bas porter son attention sur l'apparition.

Mais on peut se demander : comment se peut-il qu'ils se pénètrent à ce point, eux qui s'apparaissent de manière aussi objective et délimitée? Demandez-vous en premier lieu, comment il se peut que, ce qui entre en vous comme l'apparition d'un vivant et pénètre votre cerveau dans le souvenir d'un mort — et rien ne permet à votre âme de vous l'imaginer différemment — vous le conceviez non comme une perception objective mais comme un souvenir limité. Même l'impression, qui sous-tend votre souvenir, sans avoir elle-même de limites, ne peut représenter que les limites de la figure dont elle procède à l'origine. De l'ici-bas, vous ne connaîtrez pas la raison; comment voulez-vous la connaître de l'au-delà?

Ainsi dois-je donc répéter : ne déduisez pas les grands et hauts faits de l'au-delà, des raisons d'ici-bas que vous ignorez, ou des suppositions que vous faites mais des faits d'ici-bas que vous connaissez. La conclusion isolée peut abuser, ainsi d'ailleurs que celle que nous venons de formuler; ne vous attachez donc pas aux détails; c'est dans la réunion des conclusions allant dans le sens des exigences que nous posons avant et au-delà de toute conclusion, que nous trouverons en bas le meilleur soutien de notre foi, et en haut son meilleur guide.

Mais si vous captez votre foi directement d'en haut, il doit vous être facile de descendre entièrement le chemin de la foi que nous venons de gravir.

XI

Si l'homme pouvait prendre l'habitude de ne plus entendre comme lettre morte la parole qui proclame qu'il vit en Dieu, qu'il s'y unit, qu'il est présent en Lui, cette parole dont il se joue depuis plus de mille ans, alors comme tout deviendrait plus facile pour la foi. Alors la foi en Dieu et la foi en sa propre vie éternelle ne seraient plus *qu'une* ; l'homme sait que sa vie éternelle fait partie de la vie éternelle de Dieu, et voit dans l'élévation de sa vie future au-dessus de sa vie actuelle une construction simplement plus élevée au-dessus d'une vie inférieure en Dieu, comparable à celle qu'il a déjà en lui ; le plus petit modèle lui permet de concevoir ce qui est le plus élevé et, joignant les deux extrêmes, il conçoit le Tout dont il n'est qu'une partie.

L'intuition que vous nourrissiez s'évanouit pour faire place en vous au souvenir ; l'intuition que vous aviez de Dieu pendant votre vie ici-bas s'évanouit et fait place à un vivant souvenir de Dieu, bien plus grand ; et comme se meuvent les souvenirs dans votre tête, se meuvent les esprits de l'au-delà dans la tête divine. Il faut ajouter une marche supplémentaire à ce même escalier, qui ne mène pas vers Dieu mais directement en Lui, qui possède à la fois les degrés du bas et ceux du haut. Quelle vanité que Dieu lorsque l'évoquait une vaine parole, et quelle richesse que Dieu lorsqu'on lui donne tout son sens !

Savez-vous comment est possible un au-delà pour les intuitions qui peuplent votre esprit ? Vous savez seulement qu'il est réel ; mais il n'est possible qu'en esprit. Mais comme vous ignorez comment c'est possible, vous pouvez aisément croire que se réalise un au-delà pour tout votre esprit, dans un esprit supérieur ; il vous faut seulement croire qu'il existe un esprit supérieur, et que vous lui appartenez.

Et je répète : si l'homme pouvait prendre l'habitude d'entendre comme véridique la deuxième parole qui proclame que Dieu vit en tout, s'y unit et y est présent, alors tout deviendrait plus facile pour la foi. Alors n'est-ce pas à partir d'un monde mort mais d'un monde vivant grâce à Dieu, que l'homme conçoit son corps futur, et donc ajoute une nouvelle demeure dans l'enceinte de la demeure de Dieu.

Mais quand donc recevra-t-elle la vie, cette foi qui donne la vie ?

De ce qu'elle donne la vie, elle reçoit la vie.

Vous demandez comment est possible un au-delà pour les
 immortels qui perdent votre esprit ? Vous savez seulement
 du réel : mais il n'est possible qu'un esprit. Mais comment
 vous ignorez comment c'est possible, vous pouvez bien
 croire que se réalise un au-delà pour votre esprit, dans
 un esprit supérieur ; il vous faut seulement croire qu'il existe
 un esprit supérieur, et que vous lui appartenez.

Et la réponse : si l'homme pouvait prendre l'habitude
 d'écouter comme véritable la dernière parole qui pro-
 duit que Dieu vit en tout, et y soit et y ait présent, sans tout
 devenir plus facile pour. Mais à cet- ce pas à partir
 d'un monde tout mais d'un monde vivant grâce à Dieu, que
 l'homme conçoit son corps formé, et donc éternel une nouvelle

XII

Vous demandez si c'est possible ; ma réponse porte sur le
comment. La foi rend caduque la question du **si** ; mais si
 malgré tout on la pose, on ne peut y donner de réponse que
 par le **comment** ; et tant que le **comment** n'est pas fermement
 établi, le **si** ne cessera d'aller et venir.

C'est ici que l'arbre s'élève ; il se peut que quelque feuille
 en tombe ; mais ses racines et son maintien demeurent
 stables et sains. De nouvelles branches lui pousseront sans
 cesse, et de lui maintes feuilles tomberont ; lui-même ne
 rompra plus ; il donnera des fleurs de beauté et, plutôt que
 prendre racine dans la foi, ce sont les fruits de la foi qu'il
 portera.

FIN



Vous demandez si l'est possible, maintenant pour et le
commence la foi tout vaincu, le question du et, mais si
maître tout en la paix, on ne peut, d'unier de révoquer que
par le comment, et sans que le message, n'est pas fermement
craie, le et ne regard d'avec et voir.

C'est là que l'œuvre se fait, il se fait que quelque feuille
en forme, mais ne s'agit et son caractère de caractère
stables et sûrs. Le caractère de caractère, sans
craie, et de la même feuille combattent, lui-même se
trouve plus, il devient, les fleurs du haut et, plus que
prendre racine dans la foi, de sans en sans de la foi qu'il
partira.

FIN

AVANT-PROPOS

De l'anatomie comparée des anges (1825)

traduit par

Michèle Ouerd et Annick Yaiche

De l'anatomie comparée
des anges
(1822)

traduit par
Michèle Oued et Annie Yanké

AVANT-PROPOS

L'époque moderne s'est acquis un notable mérite en cherchant avec assiduité à étendre à la formation de l'homme les élucidations que lui ont apportées les études comparées sur la formation des créatures inférieures. Cependant, on n'a pas encore songé à mener des investigations dans le même sens au sujet des créatures supérieures, bien qu'on puisse s'attendre en la matière à des résultats au moins aussi fructueux. L'objectif de cette esquisse est de commencer à combler cette lacune. Ayant cherché, en vain, dans le système de Linné un nom pour l'objet de mes observations, je me suis vu contraint d'adopter la dénomination populaire d'« ange », qui englobe communément les créatures supérieures en général. Si les considérations qui vont suivre s'éloignent en quelque manière des représentations convenues des anges, elles apportent cependant des rectifications dont on ne pourra que se réjouir.

INTRODUCTION

Pris dans son ensemble, l'être humain n'est pas moins petit-bourgeois et imbu de lui-même qu'un grand nombre d'hommes un à un. Face au miroir de la contemplation de soi-même, il s'observe avec plaisir et se considère comme le chef-d'œuvre de la création. Mais il se peut néanmoins que, sur le globe terrestre, en même temps que le globe impérial de la souveraineté, il tienne au creux de sa paume, la pomme d'or de la Beauté* ; dans un concours général de beauté, ouvert à toutes les créatures universelles, il ne gagnerait peut-être même pas le trognon de cette pomme. La forme humaine est certes à notre goût, puisque nous-mêmes sommes des hommes ; par conséquent, notre sentiment, qui s'érige en juge, prend instinctivement parti ; mais Cicéron déjà déclare que le même mobile incite sans doute le cheval à rechercher dans l'espèce-cheval, et l'âne dans l'espèce-âne, l'idéal de la forme. Comme on le voit, la vanité est un défaut naturel, qui n'atteint pas seulement les individus, mais aussi les espèces ; à tout le moins, nous ne devons pas faire de notre fierté un Pâris qui distribuerait la pomme.

Quittons donc ce juge corrompu, et adressons-nous plutôt à la raison qui, elle, possède certes un regard froid et impassible, mais d'autant plus clair et impartial, pour juger de la forme de l'homme ; voici ce qu'elle nous déclare : Quelle que

(*) Jeu de mots entre *ReichsAPTEL* et *APFEL der Schönheit* : l'un désignant l'attribut traditionnel de la souveraineté des empereurs chrétiens, réintroduit par Napoléon I^{er} ; l'autre renvoyant à l'épisode mythologique du Jugement de Pâris [N.d.T.J.]

soit la Beauté, j'exige au moins d'elle l'harmonie de la forme. Mais si j'observe la forme humaine, avec ses multiples angles, saillies, difformités, trous, creux, etc., en tout état de cause, je vois bien en elle une machine adéquatement agencée en fonction de divers mécanismes utiles, mais j'ignore exactement sur quoi repose la beauté de l'ensemble. Il me semble que prévaut plutôt une tendance malheureuse, ou mieux à demi-heureuse, dans ce qui se dégage plus ou moins des parties séparées : dans le front bombé, la forme du sein féminin, dans la fleur de l'homme tout entier qu'est l'œil, la seule partie presque parfaite ; mais ces différentes parties, qui semblent avoir coûté à la Beauté, ne s'accordent à aucun ensemble auquel la raison trouverait une harmonie comme elle l'exige de la Beauté ; et, dans nombre de parties, elle ne voit que des outils de travail et des ustensiles de ménage, pièces rapportées au corps, mais pas les membres que requiert le concept de la beauté. Cependant, la Beauté doit porter en elle son unité, non l'emprunter, par utilité ou intérêt, à l'usurier. Je le répète, nous devons faire ces remarques avec impartialité, mettant de côté la sensibilité, inhérente à l'homme en tant qu'être humain. Désormais, nous sommes bien au-dessus de la terre, nous la percevons en même temps que tous les corps célestes, nous comparons ses créatures ; et il nous est permis, si nous en trouvons de plus parfaites où que ce soit, de sourire de la silhouette dentelée et montagnaise de l'homme, qui rend un son auquel on reconnaît pour ainsi dire partout le doigté grossier de la nature, qui fait encore ici des gammes maladroitement.

En réalité, en dehors du fait que la raison est assez indélicate pour nous dire qu'il pourrait exister des créatures encore plus belles que nous le sommes, si nous refusons d'y croire ne serait-ce que pour le même motif propre à l' amoureux qui prendrait mal qu'on accorde aux charmes de sa bien-aimée une autre place que la première, c'est que nous sommes amoureux de nous-mêmes ; donc, même mise à part cette démonstration de la raison, nous ne sommes pas loin de conclure que nous ne devons pas nous attendre à trouver sur

notre terre la forme la plus achevée. Nous le pourrions si notre terre occupait le premier rang dans l'Univers ; mais, qu'elle ne l'occupe même pas dans notre système planétaire résulte du fait que sa position ne se trouve, ni la plus rapprochée du soleil ; ni la plus éloignée de lui, ni même au milieu des autres planètes ; donc, même si notre soleil, en qualité de roi, ne devait pas de lui-même la surpasser, la terre, en fonction de son rang dans le système planétaire, ne peut y apparaître que comme un membre intermédiaire. Sur un corps céleste plus hautement élaboré, on peut s'attendre à rencontrer des êtres également plus parfaitement élaborés.

Mais, si maintenant, la mise au point de la forme humaine montre que le sommet de l'art divin n'est pas encore atteint, ne pouvons-nous pas imaginer vers quelles formes cet art peut être conduit par ses progrès ultérieurs ? Nous prenons alors notre lunette, nous regardons les corps célestes, auxquels nous ne pouvons disputer leur rang supérieur au nôtre, et nous voyons s'il existe là-bas réellement de telles créatures. Après les découvertes de Gruithuisen sur la lune, ce fait ne sera tenu en rien pour impossible. L'œil corporel parcourt déjà l'univers en tous sens avec des bottes de quarante mille lieues ; combien de lieues supplémentaires pourra-t-on parcourir avec l'œil spirituel auquel j'ai eu recours, alors qu'à l'œil corporel la faille semblait encore trop prodigieuse ? Je livre au monde le résultat de mes observations, principalement dirigées sur le soleil et ses environs. Qui regarde par la même lunette que moi, les verra confirmées et n'aura pas besoin de plus amples démonstrations. Les démonstrations de l'exposé qui suit, et tout l'habillement dont il se pare, ne sont là que pour ceux à qui manquent les moyens de l'expérience directe.

I

DE LA FORME DES ANGES

Etudiant la forme humaine, j'observai un assemblage de surfaces accidentées, de creux et de bosses ; de cet agrégat, il m'était impossible de tirer la moindre cohérence intrinsèque. Je me demandai cependant si une forme plus achevée ne s'en dégagerait pas. Je commençai à dépouiller l'homme de ses inégalités et de ses difformités asymétriques ; lorsque j'eus accompli cette tâche, une fois enlevée et polie la dernière protubérance qui portait préjudice à la cohérence de sa forme, il ne restait plus qu'une simple sphère.

Je contemplai mon œuvre et hochai la tête en voyant cette sphère rouler devant moi, sphère toujours, et rien d'autre que sphère. Il est vrai que Xénophane, célèbre philosophe naturaliste antique, dont les idées sont désormais suffisamment connues, voyait Dieu sous la forme d'une sphère ; il est vrai que l'Harmonie, comme l'Unité, sont l'essence même de la Beauté, et celle-ci ne peut s'exprimer dans toute sa pureté que sous forme d'une sphère ; mais pour que l'harmonie ait un sens, elle doit s'accompagner d'une certaine diversité. J'attends de l'être le plus complet que son développement spirituel soit achevé dans la même mesure, qu'il y ait place dans le corps pour une expression où l'esprit pourrait se refléter ; mais de quelle expression une sphère peut-elle faire preuve, alors qu'elle ne laisse aucune impression nulle part ? Je considérerai mon œuvre avec répugnance.

S'il se trouve des amoureux au nombre de mes lecteurs, il est probable qu'ils ne me pardonneront pas cette répugnance. Je désavouai mon œuvre parce que c'était une sphère, et « que vois-je d'autre, lorsque je regarde dans tes yeux bleus, que deux sphères, que l'âme elle-même semble avoir élues pour domicile; l'œil n'est-il pas donc partout celui qui donne son expression spirituelle à l'homme » ! Je pensai à cela et compris dès lors qu'une sphère aussi peut avoir une âme et exprimer l'âme; mais il ne faut pas se figurer cette sphère comme une bille de billard (*). Je me repris à aimer mon œuvre, elle était devenue un œil merveilleux.

L'homme est un microcosme, c'est-à-dire un univers en réduction; la philosophie et la physiologie s'accordent à le démontrer. Son organe le plus noble est une sphère nourrie de lumière, telle que le deviendra l'organe le plus noble du plus grand univers, à ceci près que son développement sera autonome et sans fin.

Nous voyons déjà comment deux détails concourent à donner aux anges la forme d'une sphère. La notion de forme parfaite conduit à ce résultat; et toute proposition qui pourrait être contraire s'annule, car nous pouvons démontrer que sur notre terre, l'organe qui, chez les créatures, est le plus achevé et le plus finement sensible a la forme d'une sphère. La terre, comme placée à un niveau inférieur, n'eut sans doute pas encore assez de puissance pour faire de la sphère un être *autonome*, pour faire de l'homme dans sa totalité, part la plus noble d'elle-même, une sphère; mais en revanche cette part la plus noble d'elle-même fut en mesure de réaliser avec son organe le plus noble, l'œil, cette forme sphérique, apogée de toutes les formes. L'objection tombera d'elle-même, lorsque nous montrerons plus loin que les modifications apportées aux formes, productrices de diversités, n'enlèvent rien au fait que les anges ont une forme sphérique, mais tout ne peut être démontré à la fois. La sphère demeure

(*) Litt. : *Kegelkugel* : boule de jeu de quilles [N.d.T.].

la forme fondamentale et nous ne voulons pas voir en elle davantage que la forme fondamentale de la beauté.

Les éléments de preuve fournis jusqu'à présent, et qui ne reposent en partie que sur des exigences conceptuelles, présentent peut-être en eux-mêmes quelque faiblesse mais ils acquièrent leur force lorsqu'ils établissent un surprenant rapport avec la démonstration suivante, fondée sur les faits réels de la Nature.

La formation de chaque être naturel est calculée en fonction de l'élément dans lequel il vit; chaque élément se constitue pour ainsi dire ses créatures; et si leur structure ne lui correspondait pas, aucun être ne pourrait y vivre.

L'élément du soleil est la lumière; s'il existe donc des créatures solaires (et qui oserait leur disputer le rang plus élevé qu'elles occupent par rapport aux créatures terrestres, puisqu'elles sont enfants du corps de l'Univers, qui se trouve en position dominante parmi les autres corps), que pourraient-elles donc être, sinon des yeux devenus autonomes ?

On peut également considérer l'œil comme une créature autonome de notre corps, il a aussi la lumière pour élément et sa structure est fonction de cet élément. A l'inverse, une créature dont la lumière est l'élément, aura une structure d'œil; précisément parce que cela se conditionne réciproquement.

Nous pouvons déjà considérer notre œil de ce fait comme une créature solaire sur notre terre. Il vit par et dans les rayons du soleil, et présente donc la forme de ses frères du soleil lui-même. Certes les effets du soleil nous parviennent faiblement sur terre; l'homme vit en majeure partie au sein des éléments terrestres, qui d'ailleurs s'approprient la majeure partie de son être; à cause de sa lointaine influence, le soleil n'a pu faire que d'une petite partie de l'homme sa créature, et a dû s'arrêter au premier stade de son développement.

En revanche, les créatures solaires que j'appelle anges en raison de leur nature supérieure sont des yeux devenus libres, dont le développement interne est parachevé, mais

toujours conçu sur le même modèle que ceux-ci. La lumière est leur élément, comme l'air est le nôtre, et toute leur structure est calculée en fonction de cet élément, jusqu'en son tréfonds.

Le détail suivant contribue également à rendre vraisemblable le fait que le modèle de l'œil est à la base d'une créature autonome, supérieure :

L'œil contient tous les systèmes qui forment ensemble l'organisme entier de l'homme, il les porte tous en lui en réduction, mais dans un ordre très déterminé : en effet un système s'organise toujours de manière concentrique autour d'un autre, tandis que ces mêmes systèmes s'enchevêtrent dans le reste de l'organisme de manière très désordonnée.

L'œil est un organisme entier en réduction ; mais c'est un organisme où la Nature en formation est parvenue à se décanter elle-même.

Le système nerveux est devenu rétine ; le système vasculaire l'a entourée, prenant forme d'une tunique vasculaire, elle-même enveloppée par un système de pellicules fibreuses, de peau dure ; ici prennent place en une belle ordonnance les muscles oculaires ; le tout est protégé par une structure osseuse, les parois de l'orbite. La partie restante de l'œil, qui donne sur l'extérieur, est recouverte par la conjonctive, prolongement de la peau externe ; cette conjonctive, à l'image de la peau externe, peut prendre les caractéristiques d'une muqueuse ; la cavité oculaire antérieure est recouverte d'une peau séreuse.

Comme l'œil réunit en lui tous les éléments d'une créature autonome, et ce de la manière la plus ordonnée qui soit, comme sa forme externe est conforme au concept universel de la Beauté, comme de plus il mène une vie en pleine lumière, ainsi que nous sommes du reste en droit de l'attendre des anges, comme enfin nous voyons le soleil — supposé être l'asile des créatures supérieures en tant que centre de notre système planétaire — entouré d'une atmosphère lumineuse pour laquelle est conçue la structure de l'œil, nous avons déjà ici réunie une quantité appréciable de données qui

concourent à un seul et même résultat, et nous nous voyons conduits par des chemins tout à fait différents vers un même but. Mais allons plus loin.

« Les extrêmes se touchent » : voici un proverbe dont le verbe est fort juste. Mais ils ne se touchent que d'un seul côté, tandis que de l'autre ils sont éloignés à l'infini. Dans tous ses rapports, la nature obéit à cette loi. Voici des exemples :

Observez une étendue d'eau, que rien ne vient perturber ; elle est polie comme un miroir ; jetez-y une pierre, et une vague se forme ; jetez-y deux pierres ; deux vagues vont se croiser ; plus vous provoquerez de vagues, plus l'eau va s'agiter. Mais si vous provoquez maintenant d'innombrables vagues à l'infini, une en chaque point, l'eau va de nouveau offrir l'apparence d'un miroir, car désormais aucune vague ne peut se distinguer visiblement des autres.

En surface, l'étendue d'eau sans aucune vague et celle qu'agitent les vagues à l'infini apparaissent semblables ; et de ce fait les extrêmes se touchent et coïncident ; mais, tandis qu'ils coïncident de ce point de vue, une différence intérieure s'installe entre eux, qui d'un autre point de vue les tient écartés l'un de l'autre à l'infini. Car là-bas rien n'est actif dans l'eau, et ici l'activité infinie revêt simplement la même apparence.

Autres exemples : des objets, qui sont poussés soit dans aucune direction, soit dans toutes les directions à la fois, demeurent également au repos.

Un crâne, qui n'a en lui aucun organe biliaire ou qui les contient tous à un stade de développement plus achevé et symétrique, sera de même lisse.

Les premières idées, enfantines et naturelles, que conçoit l'humanité sont toujours celles auxquelles finit par revenir la philosophie la plus élaborée, mais avec une conscience pleinement développée.

L'infiniment Petit et l'infiniment Grand sont pareillement inconcevables.

Les exemples précédents suffiront, bien qu'on puisse en

citer davantage, à prouver l'universalité de notre propos. Venons-en maintenant à lui.

Les plus primitifs infusoires, première ébauche de la vie créée, ont la forme d'une petite sphère, mais encore tout à fait grossière, composée d'une masse homogène, d'où le microscope ne peut rien distinguer en particulier. Organes internes ou systèmes sont inexistantes. La créature la plus haute sera, selon notre loi, sphérique comme les infusoires, à ceci près que son organisation interne sera la plus développée qui soit.

Chaque créature amorce également son développement à partir d'une sphère, d'un œuf (même l'homme dans le ventre maternel), et reprendrait par des progrès successifs la forme d'une sphère, si elle n'était pas retenue à un stade inférieur de la formation, à cause de la constitution propre de la terre où elle doit vivre, la terre appartenant elle-même à un ordre inférieur.

Mais maintenant, en traversant les stades inférieurs, nous nous élevons jusqu'à la partie principale de la créature, la tête, que nous voyons devenir de plus en plus sphérique, jusqu'à l'être presque chez l'homme. La tête humaine est en effet bien plus sphérique que celle d'aucun animal.

Mais ceci n'est pas encore le plus remarquable. C'est bien davantage la manière dont la Nature procède à rendre la tête sphérique, la relation qui se fait ici avec les yeux.

Que l'on pose un crâne humain à côté du crâne d'un animal quadrupède (qui ne possède pas un tel crâne, peut établir la comparaison avec des créatures vivantes, cependant elle sera moins nette à première vue), et que l'on regarde comment la tête de l'animal se transforme en celle de l'homme. On observera ceci :

La tête entière s'arrondit plus on se rapproche de l'homme, autour d'un certain point précis ou bien, en d'autres termes, cette tête tend à se former de telle sorte qu'elle devienne une sphère, et qu'un certain point de cette tête devienne le point central de cette sphère. Ce centre d'attraction, qui tend à ordonner toute la tête comme une

sphère autour de lui, est le milieu entre les yeux, la racine du nez.

Chez l'animal, le front part depuis la racine du nez vers l'arrière, chez l'homme il s'incline vers l'avant, entraînant avec lui toute la partie supérieure du crâne.

Si le front avançait davantage, il couvrirait le point duquel il part, tandis que celui-ci, c'est-à-dire le point entre les yeux, demeurerait immobile (ce point auquel le front prend racine comme un radius vector).

Pendant qu'ainsi la partie supérieure du crâne se porte vers l'avant, afin de constituer un rebord au-dessus des yeux, la partie inférieure avance également et remonte pour constituer le plancher, parachevant ainsi la protection des yeux. Ceci provient sans aucun doute de l'avancée du trou occipital et de la petite aile sphénoïdale.

Mais il faut ajouter à cela : chez les animaux les yeux sont logés sur les côtés, parfois même presque sur l'arrière et l'intervalle qui les sépare est large. Lorsqu'on s'élève vers l'homme, les orbites se déplacent des côtés vers l'avant, afin de se rapprocher de chaque côté toujours plus du point central, ce qui provoque une réduction de plus en plus grande de l'intervalle entre les deux yeux, et qui amène la pupille toujours plus vers la face.

Ainsi la tête se ramasse du côté vers notre point central.

Si nous prolongeons le dernier mouvement décrit à partir du point où ce mouvement s'est arrêté chez l'homme, nous verrons alors les deux yeux se rejoindre sur notre point central et se fondre en un seul œil.

Cette union est déjà préfigurée par la réunion du nerf optique et par la vision unique de nos deux yeux.

Mais c'était en réalité une erreur que de nommer le point de la racine du nez, point central général vers lequel tout tendrait. Les yeux eux-mêmes forment en fait les centres où converge toute la tête. Mais comme le point du nez se trouve juste au milieu d'entre eux deux, la tête tout entière donne seulement l'apparence de devenir sphérique en fonction de

lui, alors qu'elle le devient en réalité à cause des yeux, qui sont équidistants de lui.

Même le fait que les yeux se déplacent des côtés vers l'avant n'a aucun rapport à ce point. Les yeux attirent la tête entière, mais eux-mêmes ne sont attirés que l'un par l'autre ; et comme chacun d'eux attire son opposé, ils vont tous deux de plus en plus l'un vers l'autre, jusqu'à se fondre finalement au point du nez, milieu de l'intervalle qui les tient encore séparés. Et ce n'est qu'à ce moment-là que ce point sera élevé à la dignité de point central de fait et de droit.

A première vue, c'est du comportement des deux os propres du nez — dont le mouvement et le changement de forme dans le progrès de l'organisation n'ont pas de rapport avec ce centre, mais bien avec les yeux eux-mêmes — que résulte donc la preuve que ce n'est pas le centre entre les deux yeux, mais bien les deux yeux eux-mêmes qui constituent le point central d'attraction. Par le fait, chez les animaux, les os du nez ont une forme aplatie qui se trouve sur la même ligne que le front ; mais dès que les yeux se tournent vers l'avant, les os propres du nez font saillie pour se porter à la rencontre des yeux, chaque os de son côté, et c'est ainsi que se forme le nez busqué de l'homme.

C'est à cet agencement de toutes les parties de la tête autour de l'œil, que l'homme doit d'avoir les orbites les plus fermées de tout le règne animal.

Mais la nature ne s'arrêtera pas au stade de cette demi-fermeture, qu'elle a atteint chez l'homme. Que l'on se représente les orbites comme deux hémisphères placés dans la tête. Chez l'animal, ils sont situés entièrement sur le côté de la tête, et se tournent plus ou moins le dos ; chez l'homme ils se sont déplacés vers l'avant et se sont tournés de telle sorte que leur ouverture donne à l'avant sur une surface plane ; mais, au fur et à mesure qu'ils se rapprocheront, ils continueront de se tourner, si bien que l'ouverture d'un hémisphère surveillera celle de l'autre, et que les hémisphères creux se réuniront en une seule sphère creuse, ou bien que des deux

orbites il n'en restera plus qu'une si bien que ne demeurera, comme on l'a dit, qu'un unique œil.

Au sein de la nature, les mouvements et les évolutions de tout ordre s'effectuent sans limite, si aucun obstacle ne vient les arrêter. Pour les créatures terrestres, l'obstacle qui empêche l'évolution progressive vers le haut, survient plus tôt que pour les créatures plus élaborées ; et pour les animaux plus tôt que pour les hommes ; mais même ainsi nous avons une petite idée de la direction que prend le progrès vers un développement plus parfait.

Tout ce que nous ne voyons chez l'homme qu'en cours d'évolution, en phase transitoire, sera achevé chez la créature supérieure. Le cerveau se sera réparti autour de l'œil et l'entourera comme son corps, où circulera de l'éther nerveux au lieu d'une grossière masse sanguine comme dans notre corps ; mais cela n'empêchera pas que la lumière pénètre au plus profond. Car notre masse cérébrale et nerveuse se compose d'une substance translucide que la mort seule opacifiera, par coagulation de l'albumine (1).

Mais toutes les parties du corps dont l'existence et la signification ne sont dues qu'à leur rapport avec la terre, seront supprimées.

Ainsi chez l'homme la tête se détache-t-elle en partie, grâce au cou, du reste du corps et aspire à s'envoler vers le soleil, tout en luttant contre la pesanteur ; mais les pieds la maintiennent encore au sol. Ce détachement est beaucoup plus net pour l'homme que pour tout autre animal car, si le cygne et la girafe possèdent un long cou, la tête n'en semble pas moins le simple prolongement du cou lui-même et le poisson n'a pas de cou du tout. Mais la partie principale de la tête sur laquelle malgré tout repose son maintien en hauteur, ne se sépare pas des maxillaires supérieur et inférieur qui

(1) D'après les nouvelles recherches anatomiques, la lumière doit pénétrer également dans notre œil grâce à une couche de substance nervo-ganglionnaire, avant d'atteindre les fibres nerveuses de la rétine, qui ont la charge de conduire la lumière au cerveau.

représentent eux-mêmes pour ainsi dire le tronc et les membres terrestres de la tête, mais ils s'amenuisent au fur et à mesure qu'ils approchent de l'homme et s'atrophient à la transition, passant du stade d'outils prédateurs à celui d'outils alimentaires. Mais un ange n'a plus besoin d'outil alimentaire, car rien de solide ne s'offre plus à lui.

Enfin nous allons prouver l'importance capitale des yeux dans notre tête.

Lorsque nous exprimons la joie, se produit une extension de tous les traits du visage à partir des yeux, alors que pour la souffrance, les traits se concentrent tous vers eux (2). Lorsque nous exprimons l'amour, tous les traits du visage s'étirent parallèlement à la ligne de liaison des yeux et s'élargissent doucement; si c'est la haine ou la colère qui les animent, ils se plissent tous vers la ligne centrale si bien que les rides horizontales du front viennent heurter perpendiculairement la ligne des yeux. On peut maintenant en déduire avec certitude l'expression des mêmes états d'âme chez les anges, en supposant que cette expression est aussi parfaite chez eux que la leur permet leur forme parfaite. Ainsi la sphère d'un ange se dilatera-t-elle en tous points en exprimant la joie, tandis qu'elle se rétractera à l'inverse dans l'expression de la douleur; pour exprimer l'amour, elle s'étendra sous forme de disque en direction de son objet, alors que dans la haine elle s'étirera comme une lance en s'éloignant de son objet. La tête de l'homme ne parvient pas à ces expressions, puisqu'elle ne figure pour ainsi dire qu'un ange estropié et à moitié sclérosé; c'est pourquoi l'homme cherche à mieux extérioriser son expression à l'aide de tout

(2) En ce qui concerne les parties inférieures du visage, il faut noter que la bouche — lorsqu'on rit ou plus généralement lorsqu'on exprime la joie — s'ouvre légèrement, provoquant de ce fait un abaissement du menton, alors que lorsqu'on exprime la souffrance, toute la zone qui englobe le nez, la bouche et le menton se trouve crispée vers le haut. Mais cela ne contredit pas le fait que le menton s'abaisse lorsque l'homme ouvre la bouche pour crier de douleur, car le cri même est une tendance instinctive pour alléger la douleur, alors que toute crispation est la pure expression de la douleur même.

son corps; dans la joie le voici qui ne se tient plus et qui gigote en tous sens, la douleur le fait se recroqueviller sur lui-même, dans l'amour il ouvre les bras pour accueillir l'objet de sa flamme, dans la haine il brandit le poing au ciel et, prenant son élan, il va pour frapper son adversaire; avec tous ces mouvements, l'homme n'est pas prêt de devenir un ange.

II

DU LANGAGE DES ANGES

Les anges se communiquent leurs pensées par la lumière. En guise de sons ils ont des couleurs.

Une masse entièrement inanimée se fait remarquer d'une autre uniquement par la *sensation*, par une pression directe ; ainsi la pierre lorsqu'elle repose sur la pierre. La *substance compacte* en elle-même, qui les constitue toutes deux, est le véhicule de leur communication.

Font preuve d'une plus grande vitalité les masses qui communiquent entre elles par le *goût*, c'est-à-dire par des échanges chimiques (le goût n'est en effet que la sensation d'une réaction chimique qui se produit dans les substances). Les sels sont de cette sorte. Le véhicule de leur communication est la *substance liquide* où ils se dissolvent (car ils ne peuvent produire entre eux de réaction chimique que lorsqu'ils sont dissous). Le langage dont ils usent pour se parler, se transmet déjà plus loin que pour les êtres précédents, où il n'est effectif que dans le contact direct.

Les plantes communiquent entre elles par l'*odeur* ; le véhicule de leur communication est l'*exhalaison* ; leur langage se propage plus loin encore que celui des êtres précédents. Mais de même que pour les substances chimiques le langage n'intervient que lorsque les atomes s'attirent l'un l'autre pour

s'unir et uniquement dans l'union même quand il s'agissait des masses entièrement inanimées, de même le parfum de la plante, qui ne s'exhale que pendant la floraison, signe de l'éveil sexuel, semble avoir pour seul objectif d'inciter les parties masculines et féminines de la plante à s'unir mutuellement.

L'animal communique par l'*ouïe* ; le véhicule de sa communication est l'*air* ; son langage se propage encore plus loin que celui des êtres précédents. Mais là encore, il a principalement pour objectif d'inciter à l'union mutuelle.

L'homme, lui aussi, s'exprime principalement par le son ; il n'en use cependant que pour produire des idées, grâce à la fécondité mutuelle de deux esprits. Mais l'homme montre à quel point il est proche du stade supérieur, lorsqu'il use aussi de l'écriture pour communiquer, car c'est un langage qui se répand bien plus largement que les précédents.

Mais il semble maintenant manquer une créature encore plus élevée qui communiquerait avec les autres par la *vision* ; pour laquelle la lumière serait le véhicule du langage. La marche évolutive de la nature nous y conduit. Cette créature est l'ange. Son langage s'étend encore bien plus loin que les précédents ; et si nous avons déjà pu remarquer dans la progression suivie jusqu'à maintenant, comment le langage évoluait de plus en plus, permettant une expression toujours plus subtile, ici, avec la lumière comme véhicule du langage, nous atteignons le summum ; car les couleurs et les formes permettent des combinaisons infiniment plus diverses que les sons ; et il est aisé de prévoir que les anges procéderont encore à de nombreuses variations de lumière, que nous ne pouvons percevoir, car toute leur structure est conçue à cet effet, alors que notre œil ne peut en refléter qu'une faible impression. De la même manière, il se peut que nombre d'animaux ne distinguent pas les aigus car leur appareil auditif n'est pas conçu selon la même structure parfaite que le nôtre.

En amour, le langage des yeux préfigure le langage des anges, qui ne sont que des yeux plus parfaits. A ce propos,

cette curieuse progression se doit d'être illustrée par une remarque tout aussi curieuse.

C'est toujours du ciel, le fait est connu, que descend l'amour pour se retrouver sur terre, et à vrai dire souvent plus profond encore, car il rencontre là aussi sa tombe, une fois qu'il est tombé si bas ; il ressemble à un météorite lumineux, qui descend lui aussi des purs espaces célestes, se meurt lorsqu'il atteint la terre, et qui ne laisse dans son sillage qu'une misérable scorie ; et plus il fut ardent et vif, plus profonde en terre sera la tombe qu'il se creusera.

Ainsi donc l'amour, lorsqu'il tombe du ciel, porte encore en lui le langage qui se parle là-bas, c'est-à-dire le langage des yeux. C'est pourquoi *les regards* sont le premier moyen de communication des amoureux.

Mais l'amour réalise bien vite qu'il n'est plus au ciel ; et l'instrument de son langage, qui se trouvait au ciel dans son élément, lui fait bientôt défaut ; il a recours au langage humain. Les amoureux *se parlent*.

L'amour tombe encore plus bas ; mais, fait étrange, il omet chez l'homme l'étape du *langage des plantes* qu'il a cédé à l'animal en chaleur.

En revanche, il n'a pas omis la quatrième étape : c'est le *baiser*. Il se meurt à la cinquième étape, celle que j'ai mentionnée en premier lieu.

Cette preuve de l'existence du langage des anges, que je tire de l'évolution du langage au sein de la nature, se trouve étroitement liée à la preuve suivante fondée sur la constitution naturelle du soleil.

A l'ange, revient l'élément de la lumière, comme à nous l'air. Le véhicule de *nos* échanges intellectuels est pour nous l'air ; car le son est constitué par les vibrations de l'air : les anges également auront leur *élément* pour véhicule de leurs échanges intellectuels.

A vrai dire, les anges sont en soi translucides, mais ils ont toute latitude pour se donner des couleurs. Ce qu'un ange veut dire à un autre, il le dépeint sur lui ; l'autre ange voit l'image et sait alors ce qui anime l'âme de son interlocuteur.

Nous mêmes respirons d'ordinaire paisiblement ; nous laissons l'air, notre élément, circuler librement à travers notre corps, sans produire de sons ; mais nous avons de même toute latitude pour lui faire produire des sons. Ainsi l'ange laisse également son élément, la lumière, circuler d'ordinaire sans modifications à travers lui, ce qui lui confère son aspect translucide ; mais lorsqu'il veut parler avec un autre, il contraint la lumière à se colorer, en la diffusant au gré de sa volonté. (Ou bien, selon Euler, en la faisant vibrer comme nous le faisons de l'air.)

Ainsi notre propos, selon lequel les extrêmes se touchent, confirme notre point de vue. Les infusoires sont translucides ; ainsi le seront les anges. Mais les infusoires doivent se laisser traverser par tous les rayons inchangés, et c'est pourquoi ils demeurent constamment incolores, et si les anges peuvent se laisser également traverser par tous les rayons, ils ont en revanche la faculté de les émettre dans leurs couleurs (3). Moyen terme entre les extrêmes, l'homme a valeur de confirmation. Il perd déjà sa toison, sa peau devient également diaphane, déjà ses sentiments se peignent aussi en partie sur sa peau, et se lisent dans les couleurs de son visage.

Pour faire varier les couleurs, grâce auxquelles ils s'expriment, les anges procèdent sans doute de la manière suivante : comme la pellicule d'une bulle de savon, la peau de l'ange est, en soi, extrêmement tendre, fine et translucide, et n'est sans doute en elle-même que le produit d'une condensation. Car sur le soleil, tout est plus éthéré, il ne subsiste absolument rien de solide à sa surface ou dans son immédiate proximité, en raison de l'intense chaleur qui règne, réduisant tout en

(3) Nombre d'animaux, qui touchent l'extrême inférieur, tiennent des anges par la propriété qu'ils ont de produire un jeu de couleurs changeant et divers, par ce qui semble être des mouvements ou des contractions volontaires de leur peau, ou de la substance translucide de leur corps, ainsi les seiches et les béroés ; mais à ma connaissance leur teinte première n'est pas une translucidité incolore ; les anges réunissent ces deux qualités, la faculté des couleurs et la translucidité ; une seule de ces deux qualités est concédée aux animaux inférieurs.

fusion (4). Les anges n'ont donc besoin que de contracter et d'étirer leur peau à leur guise en certains endroits et, de ce fait, ainsi se concentrer ou se diluer, comme la bulle de savon, selon le principe, bien connu des physiciens, des couleurs spectrales, pour produire les modulations chromatiques qui sont nécessaires à leur langage.

La vue est pour nous le sens le plus important qui soit ; alors que pour les anges elle se trouve reléguée au rang qu'occupe, pour nous, l'ouïe. Ils doivent avoir un sens de plus que nous, bien plus important et qui occupe pour eux le rang que nous attribuons à la vue. Nous ne pouvons rien saisir de ce sens, car il dépasse notre entendement.

Mais ne sommes-nous pas en mesure de dire, au moins, de quel genre relève ce sens ? — Si, bien entendu ; mais cela n'advientra que dans l'un des prochains chapitres.

(4) Un ange éprouverait autant de difficultés à comprendre comment nous pouvons vivre dans notre univers solidifié, que nous en avons à concevoir comment des créatures vivantes peuvent exister, par exemple sur Saturne, où même tout ce qui est eau gèle sans doute et n'est que glace. La clef du mystère réside tout simplement en ce que chaque élément se fabrique pour ainsi dire ses créatures.

III

LES ANGES ONT-ILS DES JAMBES ?

Si les anges sont de véritables sphères, il va évidemment de soi qu'ils n'ont pas de jambes ; mais premièrement, il ne va pas encore du tout de soi qu'ils sont des sphères *véritables*, deuxièmement on peut à l'inverse étayer les preuves précédentes en faveur de la forme sphérique des anges, en montrant à partir d'autres aspects ou en rendant vraisemblable qu'ils n'ont pas de jambes. C'est à cela que nous conduit l'étude que nous allons mener à travers la succession des êtres vivants. Certains vers, comme la scolopendre, ont Dieu sait combien de pattes, et il importe peu qu'ils en aient une paire de plus ou de moins ; les papillons et les scarabées n'en ont plus que six, les mammifères quatre, et les oiseaux n'en ont plus que deux, eux qui, grâce à leur faculté de s'élever au-dessus de la terre et de se mouvoir librement dans l'espace, se rapprochent des anges bien plus que les mammifères, de même que l'homme qui, par ses pensées, dépasse toutes les bêtes et qui, de son propre avis, est seulement à moitié bête encore, et déjà à moitié ange ; à chaque nouvelle avancée vers le stade angélique, tombent deux pattes. Comme le stade le plus rapproché ne comporte plus que deux jambes, il est certain que les anges ne peuvent plus en avoir du tout.

Cependant les infusoires les plus primitifs n'ont pas de pattes non plus; cela n'est dû qu'à la conjonction des extrêmes à laquelle nous pensions précédemment, et qui vient étayer notre preuve depuis l'extrémité opposée.

Ceci m'incite à ouvrir une parenthèse à propos des mains de l'homme.

L'homme eut la liberté de choisir s'il voulait que ses deux membres antérieurs se transforment aussi en ailes, comme les oiseaux, qui lui auraient après tout bien davantage permis de se détacher de la terre. Mais, cependant, il réalisa que ce détachement n'était qu'apparent; il devait donc demeurer sur terre, s'il voulait se mouvoir plus librement vers les différentes parties de la terre. C'est pourquoi il préféra qu'à la place d'ailes, avec lesquelles il aurait vainement tenté de s'évader, lui viennent des mains pour posséder une arme, qui lui donnerait au moins le pouvoir de réduire la terre en esclavage. Au lieu d'instruments qui l'auraient mené à tous les trésors terrestres, il choisit de préférence des instruments qui lui permettraient de tirer à soi tous ces trésors et de s'en saisir.

Il eut été certes bon que l'homme eût aussi bien des mains que des ailes. Mais cela ne convenait pas. Ayant presque atteint le stade de l'homme dans son évolution, la Nature n'avait plus que quatre pieds à sa disposition; détacher d'emblée les quatre pieds de la terre pour faire l'ange tout de suite après les animaux, lui était impossible; elle en retira donc au moins deux, dont elle fit les ailes des oiseaux, et les mains de l'homme.

La fable nous conte cette histoire ainsi : la Terre s'adressa au Démon ou à l'Esprit créateur qui parcourait la Nature en conquérant : « Laisse-moi mes enfants, que j'ai créés, que je nourris et soigne; pourquoi veux-tu me les enlever ?

— Non, répondit celui-ci, s'ils demeurent près de toi, il n'advient rien d'eux; l'enfant doit quitter sa mère, pour parfaire son éducation. » Il montra le soleil : « C'est là que j'emmène tes enfants. » Mais la Terre ne voulait point laisser aller ses enfants.

Alors le Démon s'adressa à la pierre : « Tu peux demeurer près de ta mère et combler son aveugle tendresse, il n'advient de toi en aucun cas un ange; » mais à la plante il dit : « Détache-toi du sein maternel; le soleil t'envoie ses messagers, et t'appelle à lui dans son chaud royaume sanglant. » La plante céda à la séduction et tenta de se soustraire avec violence au sein de la Mère, qui criait toujours : « Enfant, reste à mes côtés, le Soleil te séduit par de flamboyantes promesses, mais il ne te nourrit ni ne te soigne comme moi. » Elle couvrit de larmes celle qui voulait la quitter et la retint violemment par la racine : car elle pensait, « si je laisse partir mon enfant, il se consumera loin de moi dans le soleil ».

Alors le Démon revint sur Terre et dit : « L'enfant est mûr pour une plus haute école; ne le retiens pas plus longtemps. » Elle n'en fit rien et le Démon lui arracha violemment l'enfant de son sein. Mais la Mère rattrapa l'enfant et l'agrippa par les pieds. Comme une mère humaine enlace son enfant et le retient par les pieds s'il veut s'éloigner et méprise son amour, ainsi elle retint de toutes ses forces sa créature qui désirait répondre à l'appel, et elle lui tendit le sein si nourricier pour l'attacher à elle. En ce temps-là, il lui restait encore quatre pieds.

De nouveau le Démon s'approcha de la Terre et dit : « Donne-moi maintenant ton enfant, car il est temps pour moi de l'emmener au Royaume de la Lumière où il deviendra un ange. — Hélas, répondit la Terre, que m'importe, s'il est devenu un ange et si je ne peux plus le presser contre mon sein ! » Mais le Démon resta sourd à ses plaintes, il se saisit de l'enfant pour l'arracher à elle et lui ôta encore deux pieds avec violence. Mais alors l'amour de la Mère fut plus fort que la violence du Démon et il ne parvint pas à lui ôter les autres.

« Très bien, dit-il, Mère insensée, garde ton enfant, qu'il demeure en ton sein un avorton inachevé. Mais il te faudra en même temps endurer la peine de ton fol amour. » Il prit les deux pieds qu'il avait obtenu dans sa violence, il en fit les ailes de l'oiseau et, s'adressant à celui-ci : « Voici les ailes avec lesquelles tu aurais dû t'élever jusqu'en ce lieu où tu

serais devenu un ange. Qu'à jamais ta Mère vive dans la crainte, quand tu bats des ailes, que tu veuilles encore lui échapper. » Et lorsque la créature éprouva ses ailes, elle voulut en effet s'échapper de la Mère ; mais celle-ci la tenait encore fermement, de sorte qu'elle pouvait bien voler mais non partir complètement ; et la Mère se réjouit de pouvoir continuer à nourrir et garder son enfant, et ainsi elle triompha du Démon. Celui-ci conçu de la fureur, il saisit les ailes et en fit des mains, puis il dit à l'enfant : « Frappe ta Mère car elle ne veut pas que tu la quittes, contrains-la à te donner la nourriture qu'elle ne donnait auparavant que par amour égoïste, et qu'elle perde cette dernière consolation, qui était imméritée. T'aurait-elle laissé partir, que tu n'aurais plus besoin de sa grossière nourriture ; mais tu demeurerais là-haut dans la lumière, et tu serais maintenant un ange magnifique. »

L'homme accomplit avec ses mains la malédiction que le Démon avait proférée contre sa mère.

Après cet épisode j'en reviens à mon propos initial.

Les pieds, et toutes les autres excroissances incongrues des créatures terrestres, proviennent de ce que leur formation n'est pas commandée par un seul centre, extérieur à elles, mais par plusieurs.

La plante est attirée en partie par la terre, en partie par le soleil, de ce fait elle croît à moitié vers le bas, à moitié vers le haut. L'animal, bien que moins attiré dans sa formation par la terre, l'est encore notablement ; ainsi s'expliquent ces pousses qui le tirent vers le bas, les jambes. Mais dans la formation de la créature solaire, n'intervient que l'attraction du soleil ; car les planètes ne sont que des petits pois à côté du soleil ; ainsi la forme sphérique peut-elle librement se constituer. Et la tendance inhérente au soleil, qui l'incite à produire des formes rondes, s'affirme en partie dans les formes rondes des planètes, en partie dans le fait que la tête humaine qui, de toutes les têtes sur notre terre est la plus tournée vers le soleil, a également une forme sphérique, et en elle l'œil en particulier, qui appartient plus spécialement au

soleil. Seule la vengeance que la Terre exerce sur le Soleil à propos de la formation des créatures terrestres, contrarie la forme sphérique de celles-ci.

On sait maintenant pourquoi les créatures sur notre terre ne peuvent être sphériques, pourquoi en revanche peuvent l'être les créatures solaires et pourquoi les jambes font défaut à ces dernières.

Mais si les anges n'ont pas de jambes, comment se meuvent-ils ? De la même manière que se meuvent les planètes rondes. Celles-ci ont-elles des jambes ?

IV

LES ANGES SONT DES PLANÈTES VIVANTES

En définitive, nous nous contenterons de dire que les créatures vivantes du soleil sont des planètes, mais telles que, au lieu de marcher à sa surface avec des jambes, elles volent autour de lui dans son voisinage immédiat, oiseaux célestes auxquels il manque simplement les ailes des oiseaux parce que leur vol n'en nécessite pas l'usage.

La vie s'intensifie à mesure qu'on s'approche du soleil ; les planètes les plus éloignées sont sans doute de simples blocs gelés ; l'anneau de Saturne est un anneau de glace. Déjà la terre s'est couverte d'une belle écorce vivante, verte et fleurie ; elle-même est une créature solaire, mais elle n'est multicolore et vivante qu'en surface.

Le soleil rayonne déjà sur Vénus et Mercure plus en profondeur ; leur couche vivante externe ira en s'épaississant vers le centre ; et, pour les planètes voisines du soleil, que la chaleur peut irradier de plus en plus profondément, la couche vivante atteindra le centre même ; elles seront vivantes de part en part ; et l'on pourra alors arbitrairement nommer « planète » une sphère ainsi vivante de part en part, ou « individu autonome ».

Au préalable, il me faut ici donner la preuve de mon hypothèse concernant les planètes si proches. Si l'on divise la

distance qui sépare Saturne du Soleil en 100 parts égales, on obtient pour la distance entre le Soleil et Mercure le résultat de 4 de ces parts, entre Mercure et Vénus 3, de là jusqu'à la Terre 6, de là jusqu'à Mars 12, 24 de Mars jusqu'à la position approximative des quatre petites planètes Vesta, Junon, Cérès, Pallas qui semblent n'être que des astéroïdes de Mars ; de ces planètes à Jupiter on trouve 48 parts et de là à Saturne 96. De cette progression, Kepler concluait déjà qu'entre Mars et Jupiter il devait y avoir place pour le mouvement d'une planète principale, là où plus tard furent découverts les 4 astéroïdes.

On remarquera que la progression ne s'effectue régulièrement que jusqu'à Mercure. Il serait fort étonnant qu'elle ne soit due qu'au hasard et qu'elle ne puisse être soumise à aucune loi. Et pourtant ce serait tout à fait le cas, suivant les lois de progression mathématiques, si l'on se refusait à admettre que la progression, telle qu'elle se développe jusqu'à Mercure, vaut alors également entre Mercure et le Soleil. — Si elle était interrompue, la série n'en serait pas une —. Puisque les intervalles qui séparent les planètes du Soleil se réduisent régulièrement de moitié, il devrait y avoir là entre le Soleil et Mercure encore une planète, qui serait éloignée de cette dernière d'une part et demie, et qui serait séparée du Soleil à son tour par une autre planète, éloignée d'elle de $3/4$ de part ; et de cette manière, il devrait se trouver un nombre infini de planètes entre le Soleil et Mercure, car la progression ne peut jamais être égale à zéro. Ces planètes figurent ainsi l'infinité des êtres vivants sur le soleil.

En général, les planètes diminuent de volume au voisinage du soleil ; il est vraisemblable que celles qui l'avoisinent le plus, sont elles-mêmes photogènes, puisqu'elles lui appartiennent ; de ce fait, les télescopes des astronomes ne peuvent ni les distinguer à cause de leur petite taille, ni les différencier du Soleil à cause de la lumière qu'elles émettent ; leur translucidité contribue donc à les rendre invisibles ; par conséquent, il ne faut pas interroger les astronomes à ce sujet.

J'ai certes qualifié précédemment les anges « d'yeux », et

maintenant je les qualifie de « planètes devenues vivantes ». Le nom ne change rien à la chose, et sert simplement à mettre en évidence, tantôt une relation, tantôt l'autre.

On peut d'ailleurs tout aussi bien, si on le souhaite, dire de notre terre qu'elle est un œil, et de notre propre œil qu'il n'est qu'une parfaite réplique de la terre, où elle s'est elle-même reproduite. En m'exprimant ainsi, je ne cherche pas plus qu'à dire que la terre suscite une sorte de mise en rapports entre elle et l'œil; ou bien, autrement dit : il faut considérer que ces expressions « la terre est un œil, l'ange est un œil » servent uniquement à abrégier l'expression « une certaine équation qui relie les deux termes entre eux ».

Comme l'œil, la terre est une sphère, composée de couches concentriques, dont plusieurs couches translucides d'épaisseurs variées, atmosphère et océan, au travers desquels la lumière solaire se réfracte, afin de susciter à sa surface de vivantes images, dont ne parvient à l'œil que la seule empreinte. Mais il faut cependant remarquer que notre terre se présente comme un œil renversé; la croûte terrestre, avec ses êtres sensibles, figure une rétine convexe vers l'extérieur; l'océan et l'atmosphère sont l'humeur vitrée et le cristallin divergent, grâce auxquels seuls les rayons du soleil peuvent peindre le chatoyant tableau de la vie sur la rétine de la terre, tout comme dans nos yeux. Ce qui dans notre œil n'est qu'une empreinte idéale, est tout à fait positif dans l'œil de la terre; les conditions sont en revanche identiques.

En qualité de créatures célestes les anges se conforment bien entendu à l'ordre céleste et n'évoluent pas de-ci de-là au simple gré de leurs humeurs, mais ils suivent volontiers et de leur propre chef, par conséquent librement, la marche divine; comme sur terre, même s'il en va quelque peu différemment, chaque homme de bien obéit aux lois d'un ordre supérieur, et plus elles sont sévères plus il s'améliore; mais il n'est poussé à obéir que par sa libre inclination. Les anges qui suivent les chemins tracés par les lois avec une plus grande liberté les respectent encore plus strictement que les meilleurs des hommes; précisément, ils sont des anges. Qui

souhaite élucider davantage ce curieux rapport entre liberté et nécessité, bien qu'aucune ne sache avec justesse ce qu'il en est de l'une ou de l'autre, par rapport à elle-même et à l'autre, je le renvoie aux études des philosophes et théologiens, qui ont une meilleure connaissance de cette question et n'y rencontrent aucune difficulté. D'ailleurs, que la réalité et le mode du déplacement des anges soient dus à la liberté ou à la nécessité, ou bien à la liberté conçue comme nécessité intérieure, ou à quoi que ce soit d'autre, ne change rien au résultat. C'est-à-dire que l'ange est multitude et que chacun, comme il convient dans un Etat bien policé, et ce d'autant plus dans un Etat policé à la perfection, se soucie de la présence et des mouvements des autres — ce que les astronomes qualifient, sottement, de perturbations, puisqu'il s'agit plutôt d'égards réciproques —; ainsi les anges jouissent-ils d'une diversité inépuisable de mouvements entre eux et autour d'eux, grâce auxquels ils se présentent des faces toujours nouvelles, ils entretiennent des relations toujours nouvelles et changeantes entre eux; cette diversité défie d'ailleurs tout calcul, comme si l'on pouvait calculer les mouvements d'une société d'hommes qui se meuvent en tous sens; il en va là comme d'un tohu-bohu confus dont ne peuvent saisir le sens que ceux-là mêmes qui accomplissent ces mouvements. Mais même les planètes éloignées du soleil ne retrouvent jamais les mêmes positions qu'elles avaient antérieurement occupées l'une envers l'autre, pas plus qu'elles ne suivent toujours exactement les mêmes cours; à vue d'œil, elles sont pourtant mues essentiellement par la routine, mais, de cette routine, on ne perçoit plus rien quant aux planètes les plus proches du soleil.

Avec la même liberté dont les anges disposent pour se mouvoir, si ce n'est avec une liberté plus fondamentale encore, ils peuvent également changer de forme, ce à quoi ne peuvent parvenir pour elles les planètes éloignées du soleil, car elles sont rigides, ou elles possèdent comme la terre une écorce rigide. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'est absolument rien de rigide chez les anges, tout semble tissé

d'air et de lumière, leur peau la plus solide ressemble à celle d'une bulle de vapeur ou d'écume qui pourrait, elle aussi sphérique de nature, à volonté se contracter, se dilater, se comprimer, se bomber ou se plisser, si seulement elle était animée comme les anges à l'intérieur d'elle-même par un principe vital qui la ferait agir de la sorte. Sans son écorce rigide, la terre jouirait d'une faculté similaire à celle des anges, comme on peut le déduire du fait que les créatures qui résident à sa surface jouissent plus ou moins d'une telle faculté, et restent encore attachées à la terre bien qu'elles aient échappé à la solidification. L'entière vivacité originelle, dont la terre n'a conservé que des bribes isolées en elle et autour d'elle, demeure pleine et d'emblée acquise à l'ange ; il est de ce fait une créature douée de forces motrices internes, qui dispose de sa forme en toute liberté, et jouit ainsi d'une liberté bien plus grande que les créatures terrestres. Car celles-ci ont dans une certaine mesure participé à la solidification de l'écorce terrestre, en ayant des os durs, des coquilles ou des peaux comme du cuir, ce qui réduit plus ou moins leur faculté de changer de forme ; ici, seuls les infusoires les plus rudimentaires font exception ; en vertu du principe de la conjonction des extrêmes, ils rejoignent les anges dans la faculté de changer de forme, de même qu'ils les rejoignent dans la forme fondamentale et la liberté de mouvement (5).

Donc, de même que la translucidité n'était que la couleur fondamentale des anges, ce qui leur laissait toute latitude pour décomposer la lumière simple en autant de couleurs, de même la sphère n'est que la forme fondamentale des anges ; ce qu'ils veulent en faire est le soin de leur libre arbitre.

Mais la sphère demeure la forme fondamentale dans la mesure où tous les changements de forme procèdent d'elle comme d'un centre, afin qu'ils varient dans toutes les directions possibles et que les anges puissent revenir à elle en

(5) Désormais, tiennent lieu d'organismes les plus rudimentaires les dites monères, qui sont de simples petites masses visqueuses, susceptibles de prendre à volonté les formes les plus diverses.

toute tranquillité. Maintenant on peut aller encore un peu plus loin. Il existe sans doute des anges de différentes sortes et à différents stades, et seuls les anges de l'ordre suprême ont droit à une forme fondamentale qui soit pleinement et parfaitement sphérique ; en revanche, les autres ne présentent que des formes pseudo-sphériques, dites « ellipsoïdes », plus aplaties et plus oblongues, avec les rapports axiaux les plus divers, mais ils varient pour leur part autour de la sphère comme autour d'une forme centrale. Chaque autre forme ellipsoïde signifiera une évolution dans une autre direction prépondérante. Il en va de même pour les véritables planètes. Cela dit, comme nous n'avons pas pour tâche de dresser une classification des anges, et comme la forme elliptique de l'ange, par rapport à la forme sphérique, offre certes un écart, mais d'importance minime, nous le négligerons ici comme on néglige toujours les petits écarts lors de toute approximation, et nous en resterons à la sphère, tenue pour la forme essentielle et fondamentale des anges.

Après tout ce qui vient d'être dit, qu'on ne prétende plus qu'il manque à l'apparition des anges la diversité nécessaire à la beauté. Au contraire, il faut se les représenter dès leur naissance comme des sphères translucides, qui laissent cependant transparaître une solide organisation interne, qui peuvent s'attribuer toute autre forme ou couleur à leur guise, et tout autant en changer à leur guise, de même qu'elles peuvent se couvrir des plus belles peintures et revêtir les plus belles plastiques. En regard de la beauté magnifique, et magnifique de variété, que peut s'attribuer grâce aux formes et aux couleurs un ange ainsi conçu, — il y aura indiscutablement des talents divers parmi les anges —, la plus éclatante beauté humaine n'est que celle d'un pâle pantin empaillé. Et si le peintre s'imagine pouvoir en faire un ange, par la simple adjonction d'une paire d'ailes, ceci doit sembler très drôle aux vrais anges. Et si nos experts humains se révélaient incapables d'apprécier la beauté des anges, cela serait simplement dû, en vertu du principe énoncé dès le début, à ce qu'eux-mêmes ne sont pas des anges.

V

DES SENS DES ANGES

La vue est le plus développé de nos sens ; son messenger possède les ailes d'une portée et d'une vélocité maximales, ainsi que le corps le plus ténu, car il s'agit du rayon lumineux. Mais les anges possèdent un sens encore plus développé ; son messenger possède des ailes, qui lui permettent non pas de voler dans le temps, mais de survoler le temps même, un corps plus fin que le plus fin des corps dans l'espace, puisqu'il s'agit de l'espace même.

Le messenger du sens de la vue s'approche de cette spiritualisation ; celui du sens angélique le plus développé l'a atteinte.

Quel est ce sens ? Souvenons-nous que les anges sont de vivantes planètes.

Leur sens est l'appréhension de la gravitation universelle, autrement dit de la pesanteur, qui établit des relations entre tous les corps, et dont l'effet est perçu par leur centre vivant. En tant qu'appréhension de la force pure, ce sens n'a en réalité aucun messenger, qui se tiendrait en amont du temps ; car la gravitation agit sans perte de temps ; ni un messenger qui aurait un corps physique ; car la gravitation s'exerce simplement à travers l'espace.

La gravitation s'attache sans intermédiaire les corps célestes les plus éloignés ; et c'est sans intermédiaire que les anges ressentent quelle est leur position par rapport à l'univers entier et quelle est la position de celui-ci par rapport à eux ; car ils éprouveront la moindre modification de l'organisation cosmique, dans la mesure où elle n'intervient pas dans des régions éloignées d'eux au point que même la gravitation n'exerce plus la moindre influence sur elles. Car l'ange même est aussi une créature finie ; le seul qui possède le sens du Tout est Dieu, au-dessus du temps et de l'espace.

Aux sensations, que les anges éprouvaient par ce sens, ils répondent alors par leurs mouvements ; en effet, comment pourraient-ils être déterminés à se mouvoir par la force de gravitation, s'ils ne se ressentaient en rien de l'influence de cette force ? L'impulsion motrice est plutôt provoquée par cette sensation-là, qui en détermine la direction et la puissance. S'ils ne voulaient pas céder à cette impulsion, les anges la recevraient avec aversion ; mais cela ne les dispense pas d'y céder ; ils s'exécutent donc. Mais la terre ne devrait-elle pas éprouver la même impulsion, lorsqu'elle se meut autour du soleil et s'en trouve distraite par d'autres planètes ?

Savons-nous seulement si tel n'est pas réellement le cas ? De ce sens cosmique, l'homme ne possède qu'une faible correspondance dans la sensation qui lui indique la position de son centre de gravité par rapport à la terre, et qui ne doit pas lui faire défaut, tant au repos qu'en mouvement. Les anges en revanche ont la sensation correspondante dans leur relation avec l'univers entier.

Tandis que l'ange nous surpasse avec ce sens céleste, il se voit perdre en revanche notre sens terrestre le plus primitif lorsque lui sont retirés les membres qui ne sont relatifs qu'à la terre ferme, à savoir le toucher, peut-être même le goût ; mais le sens le plus développé pour nous, l'ange le possède à un stade d'évolution bien supérieur à nous.

Comme les anges sont, à d'autres égards, des yeux autonomes, dont la structure entière est calculée en fonction de la lumière comme élément, il s'ensuit que leur vue doit être

parfaite. En comparaison nous ne sommes que d'aveugles taupes.

Devraient-ils être réceptifs à la sensation de l'électricité et du magnétisme, qui ne sont que des variations de la lumière, je n'aurais rien là-contre; de tels phénomènes doivent bien être également éprouvés quelque part. Mais sans doute les anges doivent-ils être capables d'en susciter de tels arbitrairement, et en premier lieu être les plus parfaits des poissons torpilles. Déjà la terre, planète la plus lointaine, est magnétique; pourquoi les planètes les plus proches ne le seraient-elles pas également?

En tout cas, les anges pourront émettre et percevoir des sons, comme nous, ou plutôt mieux que nous. J'aimerais signaler un avantage, que les anges à cet égard possèdent sur nous. La danse et la musique sont des sœurs, qui semblent à l'origine être nées d'un germe commun. Souhaitons-nous danser, que nous devons d'abord nous composer une musique étrangère, qui souvent ne correspond pas à la danse. Il n'en va pas de même chez les anges. Chez eux, musique et danse sont une, de sorte que la danse s'accompagne elle-même de sa propre musique. En effet il en est ainsi pour eux comme pour les plus petites parties du corps. Quand les corps résonnent, le son ne se compose alors que d'une rapide vibration de leurs atomes, que d'une danse entre eux; et quand plusieurs d'entre eux dansent ensemble, ils exécutent des rondes ordonnées en figures sonores.

La vitesse des planètes est incommensurable et s'accroît au voisinage du soleil. Si donc les planètes vivantes tournent vivement autour du soleil ou bien l'une autour de l'autre, alors un son doit en naître, et ce son doit correspondre au mouvement. Ainsi, quand dansent les anges, la pièce musicale correspondante se compose d'elle-même; ils en exécutent les figures sonores.

C'est ainsi que se présente la véritable harmonie des sphères, des yeux merveilleux, des anges.

Mais la question est de savoir si cette harmonie n'est pas uniquement perçue de Dieu seul. Mais un ange peut aussi

émettre des sons, sans bouger de place, en faisant vibrer rapidement une quelconque partie de lui-même. Cela pourra se produire de manière infiniment variée, selon des rythmes divers à l'infini, selon des progressions infiniment différentes; et, de même qu'un ange peut émettre des sons de la sorte, de même il pourra en percevoir de tels. A propos de nos cantatrices, on évoque déjà les voix angéliques; mais auquel d'entre nous serait-il donné de percevoir le chant d'une véritable voix d'ange ou même un chœur de ces voix! Cependant un ange peut vite se transformer totalement, en se dilatant ou se contractant et, d'après ce que nous savons de l'expression de la joie et de la douleur chez les anges, nous pouvons aisément nous figurer que cela signifie le rire ou les larmes pour lui, selon qu'il accomplit plus ou moins vite cette transformation, et selon le temps qu'il demeure totalement dilaté ou contracté par rapport à son état intermédiaire. Mais la résonance en sera plus musicale que chez nous.

Que l'odorat des anges puisse atteindre un degré très élevé, peut se déduire de l'incroyable évaporation qui doit se produire à la surface du soleil et dans sa proximité.

De nouveau, nous rencontrons dans ce domaine la conjonction des extrêmes. Chez les animaux les plus primitifs, la même surface de peau sert d'organe commun à la réception de tous les stimuli sensoriels; il en sera de même chez les anges; mais, alors que chez les animaux les plus primitifs rien ne sera clairement différencié, l'ange va pouvoir accorder diversement sa peau pour la réception des stimuli sensoriels divers, de telle manière qu'il ne percevra pas seulement tantôt l'un tantôt l'autre, mais qu'il pourra également distinguer les petites variations de l'ensemble perçu.

Nos organes de la vue et de l'ouïe sont tout autant pourvus d'instruments d'accommodation qui peuvent être arbitrairement mis en activité; mais ces instruments ne conviennent qu'aux variations du domaine sensoriel correspondant; l'ange pourra même accommoder la surface de sa peau aux sensations qui concernent divers domaines sensoriels.

VI

HYPOTHÈSE CONCLUSIVE

Maintenant, après que j'aie exposé ces vérités définitives, auxquelles Newton lui-même n'aurait pas refusé sa considération, qu'il me soit permis en conclusion d'émettre encore une hypothèse.

En raison de l'intense chaleur qui règne sur le soleil, rien de solide, comme on l'a déjà dit, ne peut exister à sa surface et dans son immédiate proximité et, de ce fait, les anges ne peuvent pas avoir un corps composé plus lourdement que d'air et de vapeur. On peut donc les concevoir en général comme des bulles vaporeuses plus ou moins grosses, remplies d'air et d'éther, que l'on peut s'imaginer vraisemblablement consolidées d'un tissu cellulaire fait de petites bulles vaporeuses très fines, et ajouté aux organes internes. Mon hypothèse est donc la suivante : les unes sont remplies d'oxygène, les autres d'hydrogène, celui-là masculin, celui-ci féminin. Elles s'élèvent en permanence au-dessus des corps solaires, s'accouplent, et produisent, au moyen du processus de combustion de l'hydrogène par l'oxygène — signe de l'accomplissement de leurs noces — la lumière, qui nous éclaire en provenance du soleil.

Ainsi la lumière solaire n'est-elle que le flambeau nuptial des anges.

Comme mes créatures, après avoir été anges, yeux, planètes, se sont en fin de compte transformées en bulles vaporeuses, qui naquirent, comme je le remarque maintenant, dans l'humidité aqueuse des chambres intérieures de mon propre œil, fatigué d'avoir fixé le soleil, et produisirent cette illusion d'optique de les voir objectivement, et comme ces bulles viennent tout juste d'éclater, je vois que s'est rompu le fil de mes investigations.

Sur la danse *

(1824)

traduit par
Claude Rabant

(*) *In Stapelia Mixta.*

des chevilles que pour faire des pointes et tendre convenablement le pied ; qu'il n'est gratifié des muscles gras du mollet ou du moins des emplacements pour y mettre des postiches, que pour ne pas se faire mal en battant des jambes dans l'entrechat ; et que dans tous ces muscles ne courent des nerfs que pour pouvoir, dès que résonne un violon, entrer dans les convulsions qui conviennent à la danse ? Le médecin sait bien qu'il n'a rien à chercher auprès d'un danseur qui préfère avaler d'un trait un verre de punch ou de limonade plutôt que de prendre au flacon « toutes les deux heures une cuillerée à café » ; aussi va-t-il dans les chambres où les gens se traînent et languissent ou gisent inertes sur leur lit : la nature se venge sur ceux-là de ce qu'ils ont négligé sa volonté ; pourquoi les fous ne dansent-ils pas ? Ils ne seraient plus alors ni malades ni morts. Car il n'y a pas au monde de meilleur exercice qu'une bonne valse bien rapide au son d'un bon violon. Quiconque a des préventions contre cette danse n'a qu'à se représenter, assistant à un bal, les gens malades d'être restés assis toute la semaine, s'y presser uniquement pour suer et stimuler la circulation de leurs humeurs en un mouvement circulaire, ce pour quoi d'aucuns ajoutent encore, s'ils le peuvent, des battements de droite et de gauche avec les bras et les pieds ; il devra reconnaître alors que tout cela a bien de la raison.

Pour ma part, j'aimerais mieux être la toupie de bois que l'enfant fait danser avec son fouet, tel le musicien qui nous fait valser avec son archet joyeux, plutôt qu'un homme plein de science dont les jambes ne font qu'ajouter deux pieds de bois aux quatre de la chaise où il est assis. C'est pourquoi la sphère est la forme la plus parfaite, car elle a pour danser une infinité de jambes, et même toute sa surface ne consiste qu'en cela, puisque tout point d'icelle est une pointe autour de laquelle elle peut tourner, et même réellement tourne à la plus légère incitation. Nous qui sommes des êtres imparfaits n'avons en commun avec cette forme, qu'un vieux sage appelait forme divine, que deux points par lesquels nous devons imiter les célestes orbites circulaires ; mais ces deux

organes sont aussi les plus nobles de tout notre corps ; ainsi que les deux consuls avaient jadis à charge tout le poids de l'Etat, ils ont à porter, diriger et gouverner tout le poids de notre organisme, qui doit obéir sans condition à leur volonté ; car là où vont les jambes, l'homme entier doit aller. Et de même que sur une épingle la tête lourdaude n'existe qu'en vue de la pointe, de même chez l'homme la tête n'a de valeur qu'en fonction des pieds, en les empêchant par son poids de s'envoler de la terre où ils ont besoin de prendre appui pour danser.

Pour faire apparaître en toute clarté la supériorité de l'art de la danse sur tous les autres, il suffit, en les rapprochant plus finement, de le comparer à eux.

Si l'on reste plus de cinq minutes devant une belle peinture, on s'écrie : « Merveilleux ! » et l'on s'en va. Mais qui peut, de son plein gré, quitter le bal avant que l'aurore n'ait succédé au crépuscule ? Et quelle femme n'éprouve un sentiment de bonheur à être elle-même objet d'admiration, tournant et virevoltant pour offrir sans cesse de nouveaux points de vue ? Seules restent assises celles dont on a bien assez de voir une seule vue.

Jamais la danse ne s'est abaissée à servir d'accompagnement à la musique ; où verrait-on danser à un concert ? En revanche la musique sert partout d'accompagnement à la danse ; et pourquoi tant de grands compositeurs fêrus d'harmonie, sinon pour écrire des opéras où se laissent emporter Viennois et valseurs ? On peut considérer comme critère d'une bonne musique cette aptitude à accompagner la danse. Et qui parmi les beaux messieurs de Leipzig fréquente le concert, sinon pour s'engager pour le prochain bal ? Et combien de fois, y allant, regarde-t-il sa montre pour savoir si l'entracte approche, afin de pouvoir chasser l'ennui en prenant du thé et des glaces ?

Qui diantre a jamais durant une valse rapide retiré sa main de la taille élancée qu'il enlace, afin de regarder l'heure ou de déguiser un bâillement ? Et qui, ayant les pieds sur terre, hésitera longtemps entre une symphonie de Beethoven et un

*ypsilanti**, entre se laisser bercer d'harmonies et agiter gracieusement les pieds ? Qui ne suerait de bon gré, jusqu'à ce que la sueur lui suinte par tous les pores comme d'un tonneau des Danaïdes ? Le voilà qui halète et gémit et s'efforce et ahané enfin de telle sorte qu'un spectateur qui n'aurait nulle idée de cet art compatirait profondément avec lui ; et tout cela sans être payé ; ses vêtements sont pleins de poussière, son frac taché de cire, il écorche ses souliers sur le sol, noircit d'un coup tout son linge, crache, si la sueur n'y suffit plus, sang et eau par le nez et la bouche, et pour rien, absolument rien ; seule donc l'éminente valeur intrinsèque de la danse peut être cause d'une soumission si volontaire à un tel tracas. D'ailleurs on a raison de voir dans le fait de danser un élan vers le céleste et le divin, une aspiration vers la nature des anges : nous nous croyons des ailes, nous nous élançons dans les airs ; mais ce n'est qu'un saut, car le poids de notre corps terrestre nous ramène en arrière. Or nous n'en restons pas à un seul essai ; ce n'est que rompus par de vains efforts que nous abandonnons, et plus d'un trouva son ciel à seulement y tendre.

En admettant qu'on puisse encore parler d'un attrait de la musique en dehors de la danse, elle ne le doit pourtant qu'à des relations visibles ou cachées avec la danse. De jolies mains veulent montrer qu'elles dansent aussi bien sur les touches que les pieds sur le sol. Les sons eux-mêmes, à leur principe, ne sont faits que d'une danse des plus petites particules, lesquelles forment alors des tours aussi gracieux (figures sonores) que ceux dont sont capables nos plus grands danseurs ; de sorte qu'un musicien n'est qu'un chorégraphe des particules, qui introduit règle, ordre et harmonie dans leurs bonds désordonnés.

Comparer la danse à la poésie aujourd'hui ne viendrait guère à l'idée. En dehors du fait qu'elle requiert deux pieds égaux, alors que la poésie partout marche sur un pied long et un pied court, la danse est un art libéral qui ne quête pas

(*) Danse populaire grecque (N.d.T.).

son pain mais se pratique avec un enthousiasme désintéressé, qu'on ne peut attribuer qu'aux seuls poètes qui prennent assez leur propre inspiration pour assumer eux-mêmes leurs frais de publication, alors que chez les autres, l'inspiration se ravale au rang de boulangère, chaque nouveau tirage de leurs poèmes se réduisant pour eux à une nouvelle fournée.

Les anciens Grecs ont très bien vu que les jours consacrés à la divinité ne pouvaient mieux être honorés que par « la beauté de danses inspirées, entrelaçant leurs rondes autour de l'autel éclatant ». Il n'en va, au fond, pas autrement de nos jours ; jour de fête et jour de bal ne font qu'un ; à ceci près qu'on sépare aujourd'hui davantage les choses : au lieu de danser, comme jadis, autour de l'autel, on se recueille un moment le matin devant l'autel, lorsque les préparatifs indispensables à l'essentiel, c'est-à-dire au bal, sont terminés, et l'on y songe dévotement à la soirée, où la danse aura lieu sans autel. Car on n'en a plus besoin pour porter les vases d'encens et de myrrhe, dès lors que chacun en venant à la fête doit apporter sur lui son parfum ; souvent même on se dispense de placer un buffet dans la salle de danse. Les danses des Grecs devaient d'ailleurs avoir un tout autre caractère que les nôtres. Les Anciens ne connaissaient pas la valse, et d'une façon générale ils tournaient plus autour d'un monde d'objets extérieurs qu'autour de leur propre moi comme nous le faisons, puisque chacun désormais se considère lui-même comme un centre, n'ayant donc en tant que tel qu'à tourner autour de lui-même, comme il arrive en effet dans la valse. Lorsqu'on me dit que les Grecs, et surtout leurs femmes, ignoraient la valse, cela me fait en vérité le même effet qu'à cet Indien qui s'étonnait qu'on puisse vivre en Angleterre, puisqu'en Angleterre il n'y a pas de noix de coco.

On ne saurait nier qu'en général le beau sexe nous est supérieur par son sentiment du beau, et qu'ainsi nous devons nous incliner également devant son sens de la danse. Il est vrai que nous faisons volontiers un tour de piste, mais nous aimons également à chasser, à monter à cheval, à combattre ; tandis que pour une jeune fille rien n'est au-dessus de la

valse, pas même la robe neuve qu'elle étrenne, et je suis sûr que n'importe quelle jeune fille donnerait un de ses deux pieds pour avoir la permission de valser encore avec l'autre, car beaucoup, pour une danse supplémentaire, donneraient de bon cœur davantage encore, leur vie même, et ainsi, au sens propre du terme, elles « rament » de grand cœur pour leur vie. Je me rappelle avoir lu dans le *Magnétisme animal* de Passavant, que des jeunes filles, presque entièrement paralysées et immobiles dans leur vie quotidienne, étaient capables de tourner presque sans fatigue lorsqu'il s'agissait de danser.

Cette jeune fille est là si modestement assise, on dirait qu'à peine un ressort artificiel, adapté à l'aiguille à tricoter, la met en branle; ses yeux se détournent craintivement de tout regard un peu hardi qui l'effleure, ils rentrent dans leur coquille, timidement, et longtemps après elle risque un regard, telle une antenne, pour voir si aucun petit caillou ne fait obstacle à son chemin. Touchez-la du bout du doigt, elle s'enfuit comme si elle avait vu devant elle une araignée. Regardez-la dehors : elle trotte à pas menus, comme une petite fourmi en promenade, ou comme si elle avait fait vœu à saint André de ne jamais laisser voir la pointe de l'un de ses petits pieds au talon de l'autre. Maintenant, regardez à nouveau cet automate au bal; seule la danse peut lui insuffler la vie et l'âme : ses pieds l'arrachent du sol et l'enlèvent, dès les premières notes ils commencent à battre impatiemment la mesure en frappant le sol, tel le fringant destrier qui trépigne au son de la musique militaire, impatient de la bride qui le retient encore. Docile, elle se coule dans les bras les plus hardis; ses muscles se soulèvent en vagues tumultueuses; son regard brillant jette des feux et s'embrace de ceux de tous les autres regards; ses paroles, ses yeux, ses gestes disent une seule et même chose : elle sent qu'elle est entrée dans un monde supérieur, d'une plus haute noblesse. Et le bal n'est-il pas en effet un tel monde? Les titres d'ange ou de déesse n'y sont-ils pas aussi communs que celui de citoyenne en république? Chacun, chacune ne se dépouille-

t-il pas du vieil Adam pour devenir un être nouveau et transfiguré dans le ciel de la salle de bal? Les plus vieux n'y redeviennent-ils pas jeunes et bouillants? Sur les joues ne voit-on pas fleurir la rose du plus beau carmin, les atours et les chevelures des femmes ne se changent-ils pas eux-mêmes en fleurs, les chauves et les dégarnis ne font-ils pas pousser les plus belles boucles et les plus belles perruques, les sans-mollets ne s'arrangent-ils pas pour avoir les jambes les mieux faites et les mollets les plus ronds? Oui, ce qui semblait impossible ne devient-il pas possible? Un pied, tel le chameau de la parabole, arrive à passer bon gré mal gré par le trou d'aiguille d'une chaussure de poupée, la taille d'une jeune étourdie frise la taille de guêpe, la bouche la plus brailarde se farde d'un sourire d'ange; des cœurs de pierre, qu'aucune larme ne saurait attendrir, fondent sous l'empire de paroles sirupeuses; la plus noire Cendrillon se pavane en blanche princesse; de jeunes tailleurs déploient leurs jambes éternellement pliées; le pharmacien, au lieu d'offrir des opiateux avec de douces paroles et des regards suaves, propose des bonbons encore plus sucrés. Qui pourrait voir là notre vie terrestres ordinaire?

Rien d'étonnant, donc, à ce que l'été soit pour tant de belles la saison la plus triste qui soit, parce que d'habitude il met fin aux bals. Certes il y a les joies de la nature; mais quel piètre substitut! Le lever du soleil peut bien être magnifique, cet astre prend un malin plaisir à se lever encore plus tôt que nous et regarde par la fenêtre pendant la toilette de nos dames, sans qu'inversement elles le regardent pendant la sienne; à son coucher il est tout aussi malicieux : il saisit toujours le moment où, pendant leur promenade, les dames sont justement emportées dans une ardente conversation à propos d'un chapeau, d'une paire de chaussures ou de toute autre pièce de la vêtue humaine, pour se dérober à toute perception de leur part. Certes en été poussent de fort belles fleurs, mais en des lieux où n'accèdent que les moutons et les vaches, tandis que sur les lieux de promenade, la poussière du chemin abonde et remplace la poussière du pollen. Qu'y

a-t-il donc en été qui puisse compenser le plaisir hivernal de la danse ? L'été est tout au plus un faible essai de la nature pour nous dédommager du manque de danse pendant une période où nous devons rassembler de nouvelles forces pour danser l'hiver, et si le soleil est si chaud l'été, c'est précisément parce que, la nature humaine étant habituée à une sudation quotidienne par la danse, celle-ci serait interrompue pendant l'été où l'homme doit se reposer, si le soleil n'intervenait là comme diaphorétique. En fait, la véritable signification du proverbe : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » est la suivante : tu ne mangeras pas avant d'avoir assez dansé pour être en sueur.

Et si même on demeurerait complètement aveugle à tous les avantages des bals, il faudrait bien reconnaître que les bals suscitent de la plus fructueuse manière l'activité des jeunes filles. Telle qui sans cela ne toucherait pas une aiguille et se croiserait les bras, est poussée par le bal à une industrie fiévreuse, et ses doigts filent aussi vite avant le bal que ses pieds le jour venu. Un bal occupe une jeune fille huit jours avant et encore huit jours après, si bien que tout l'intervalle d'un bal à l'autre n'est que semailles pour la récolte du soir de bal ou dégustation après-coup de ses fruits, que l'on savoure en y repensant ou, mieux encore, en en reparlant.

Que l'on songe à un peintre qui, des semaines durant, s'est nourri de l'idée du tableau qu'il veut réaliser : il cherche à dénicher dans les magasins la meilleure toile, les couleurs les plus éclatantes, il en perd le boire et le manger, puis il ne quitte plus un instant son chevalet, tout entier plongé dans l'exécution du tableau, qui le jour de l'exposition doit lui apporter la gloire, cent fois il le retouche et le repeint, tant l'image qu'il porte en lui a du mal à devenir aussi entièrement visible qu'il le souhaiterait, il sait que son idée vient des dieux et quand enfin il a terminé, il espère bien que, parmi toutes les autres peintures, seule la sienne retiendra l'attention des visiteurs. Qu'on forme ainsi l'image vivante de ce peintre, et qu'à sa place on mette une jeune fille, à la place du chevalet le miroir, à la place du pinceau l'aiguille et les

ciseaux, à la place de la toile et des couleurs les soieries et les rubans, à la place de la pensée concentrée sur le tableau, la meilleure idée que l'excitation puisse faire naître dans une jeune tête, et l'on aura l'image d'une jeune fille qui se prépare au bal de Noël ou à quelque autre grand bal.

Que le ciel pardonne aux pères et mères tyranniques capables de refuser un bal à leurs filles ; plus de filles sont mortes de chagrin d'un bal refusé que du bal lui-même ; et si soi-même ou telle autre, on attrape la phtisie au bal, n'est-il pas plus beau de sortir légèrement de la vie en dansant, plutôt que de s'en retirer furtivement, courbé et grincheux, appuyé sur un bâton, un pied précédant l'autre de quelques années dans la tombe ? Quand un homme meurt à la guerre, on dit qu'il tombe au champ d'honneur ; pour une jeune fille, un bal est un champ d'honneur et une jeune fille courageuse regarde la mort dans les yeux, fût-elle en chair et en os devant elle, avec la même bravoure qu'un héros sur le champ de bataille, tout au plus demandera-t-elle un délai pour une dernière valse.

Je dis encore que cruelle est la mère qui tire violemment sa fille du bal, malgré ses résistances, ses supplications et ses cajoleries, avant que le coq n'invite le noctambule au sommeil. Barbare, n'es-tu pas émue par le regard implorant de cette jeune grâce qui te prie si doucement ? — Tu te fais du mal, mon enfant, cela suffit pour aujourd'hui. — Tu voudrais vraiment partir ? Je me suis à peine échauffée. — Oui, oui, j'ai sommeil et, regarde, ton père s'impatiente. — Seulement le cotillon ! et ensuite je veux bien te suivre. — Plus une valse, il faut que tu te calmes, tu ne sais pas te modérer, tu vas attraper mal. — Et voici que les flûtes et les violons appellent de nouveau les couples à une ronde endiablée ; son pied bat de lui-même le rythme, l'homme le plus suave de toute la compagnie s'approche d'elle sur la pointe des pieds tel un zéphyr : « Ma belle demoiselle, puis-je me permettre ? » La pauvre, elle doit refuser, et, gémissant intérieurement, elle l'aperçoit rayonnant au bras d'une autre ; elle s'enroule dans son châle en maugréant, et maintenant la voici qui boude en

rentrant avec sa mère à la maison. Ils viennent, ils viennent, tous ces couples bruissants, en haut, en bas, dans leur joyeux tintamarre, et la jeune fille ne les voit plus.

oOo

TABLE

Préface de Claude Rabant	7
Le petit livre de la vie après la mort	25
Anatomie comparée des anges	77
Sur la danse	115